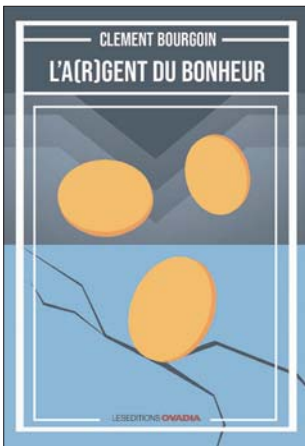


raison.

n°8 - 21 juin 2023

Le superlatif

LA BELLE AUDACE D'UN PREMIER ROMAN



Difficile de qualifier ce premier roman autrement qu'en disant ce qu'il n'est pas : un polar, un roman d'amour, un journal familial, un récit d'aventure... pour rester sur les habituelles classifications. Inclassable lui irait bien.

La quatrième évoque une "dystopie aux codes inversés". Un petit détour linguistique s'impose. La dystopie en tant que genre littéraire a été mise à l'honneur par le roman d'Orwell "1984" (publié en 1949) qui décrit "une société imaginaire organisée de telle façon qu'il soit impossible de lui échapper et dont

les dirigeants peuvent exercer une autorité totale et sans contrainte de séparation des pouvoirs, sur des citoyens qui ne peuvent plus exercer leur libre arbitre" (Wikipédia). Les exemples que nous pouvons puiser dans la réalité associent un tel climat social à un régime policier, lâchons le mot, dictatorial.

C'est exactement ce que nous raconte l'auteur à propos de la vie des habitants du village de Labastide. Elle est rythmée par la cloche qui donne le signal de l'heure obligatoire de lecture, de couture ou de musique. Le système social qui gère les relations entre villageois est celui du troc : on "rémunère" par exemple les travaux de plomberie en donnant des légumes. L'argent a disparu, comme nombre de signes de l'Ancien Temps, à commencer par la télévision et la voiture, et la vie communale est gérée par un Bureau démocratiquement renouvelé. Bien difficile de percevoir si une telle révolution a été le fait d'une extrême-droite ultra-conservatrice ou d'une extrême-gauche visionnaire...

Mais Vincent Carrier, le plombier, n'en peut plus. Il vitupère contre l'absence de liberté et prêche la Révolution. Quel nom pourrait-il donner à son mouvement? Vox Populi fera l'affaire. Je dois dire que cela sonne comme un rappel du

confinement de 2020 et des innombrables décisions inexplicables, voire contradictoires dans lesquelles le gouvernement a laissé une bonne part de sa légitimité. Sauf que... Sauf qu'ici, à Labastide, les obligations qui rythment la vie ne sont pas destructrices ni réductrices - sauf de la liberté. Et l'on se prend à se dire que l'ancestral système du troc mettait en avant certaines valeurs.

Vincent fait aussi une sacrée découverte : dans le grenier de sa maison il met la main sur des objets ayant appartenu au grand-père, objets qui avaient été interdits mais qu'il a soigneusement dissimulés à la police, comme une tablette. Et il se rend compte de l'énorme potentiel qu'elle renfermait. Comment a-t-on pu interdire de telles sources de connaissances? Il réunit clandestinement une douzaine de proches et ensemble ils essaient d'imaginer les voies d'une renaissance démocratique. Il leur faut devenir les maîtres du Bureau.

Sur ces entrefaites, le gouvernement (national) décide de "se retirer de la vie des gens". Cela devrait faciliter l'entreprise de Vincent. Je dis Vincent car il accentue sa maîtrise sur son petit groupe, au risque de reléguer au second plan Vox Populi. Signe que l'auteur a étudié de près les grands mouvements "démocratiques" du XX^e siècle, de la Russie de Staline à la Chine de Mao et au Cuba de Castro... Bref, il va devoir plonger dans l'illégalité (trafiquer des photos) pour se faire enfin désigner comme responsable du Bureau. Il ira même jusqu'à incendier les ateliers des "gens du bois".

Il a trouvé son idée. Il propose aux volontaires - presque tous les villageois le seront - le jeu des "thunes" : des petites pièces en bois qui peuvent librement s'échanger contre un

service, le but étant évidemment de réussir à en acquérir un maximum. Il prend quand même la précaution d'authentifier les thunes en les marquant d'un poinçon. Très vite, comme il fallait s'y attendre, la course aux thunes modifie les rapports entre les gens. La vie même de Vincent s'en trouve bouleversée et rien n'y résistera, pas même les sentiments familiaux : il réinvente la cohorte bien connue des dictatures, de la détention injustifiée à l'assassinat...

Ce qui frappe dans la scénarisation des dix-neuf chapitres, c'est que chacun surprend le lecteur. Les personnages principaux - Vincent Carrier, sa femme Mona, l'opposant Henri Marchand... - ne restent pas sur des positions caricaturales, leurs pensées s'adaptent aux situations et les actes qu'ils accomplissent peuvent surprendre. Vincent surtout est imprévisible, tant tout ce qu'il décide et fait est une dénégation des discours altruistes du premier chapitre. Comment cet homme à la générosité guévariste peut-il se muer en un tyran prêt à tout, sans plus d'état

d'âme? Reste en fin de compte ces interrogations qui closent la quatrième de couverture : "Trouverons-nous les clefs du bonheur dans un système politique? Sommes-nous simplement capables de bonheur? Rien de moins sûr."

Je trouve magnifique l'ambition de ce premier roman qui, sous couvert d'une chronique villageoise hors du temps, pose une question de tous les temps même si ces dernières années lui confèrent une actualité plus brûlante. Pour autant l'auteur prend grand soin de ne pas caricaturer la société française, fût-elle celle des années Covid. Ce serait plutôt comme une fable, une fable dont la moralité n'a pas à être écrite. N'est-ce pas là la fonction de la littérature quand elle n'est pas un simple divertissement?

La langue de Clément Bourgoïn est simple, immédiatement accessible. Il alterne avec habileté narration et dialogue et se garde bien de tout effet stylistique. Mais c'est tout sauf plat car le rythme est là. Le rythme des événements - à Labastide, jamais la vie ne s'arrête. Et Vincent Carrier finit par disparaître sans que l'on ait

de certitudes sur sa fin. Pour Mona la vie va continuer, ou reprendre, c'est selon la façon dont on traverse cette histoire. Vie et mort mêlées, espoir et désespoir. L'auteur se garde bien de conclure.

Il convient de saluer une telle audace littéraire. Et cette nouvelle plume qui nous promet... bien des surprises!

Roger WALLET



C. Bourgoïn, «L'a(r)gent du bonheur», éd. Ovadia, 2023

Le petit libraire

APOPHATIQUE



Je me souviens du temps où je potachais et de ce pion qui ressemblait à Erick Von Stroheim en plus jeune et avec le monocle en moins. Tous les vendredis, nous tombions sur lui à l'étude. Ce sadique pour avoir la paix, nous collait, au moindre mouvement inopportun, une puni-

tion générale. Innocents et coupables, peu importait, nous devions subir la peine infamante sur-le-champ sans la moindre mesure de clémence négociable.

Un jour fatidique, il nous obligea à plancher sur la boule de billard. Nous devions dans l'heure décrire une boule de billard sans parler ni de sa couleur ni de sa forme. Il s'agissait là d'un classique du système répressif de l'éducation d'antan. Après quelques minutes de désarroi, je me dis que là, il fallait faire preuve de génie. Puisqu'on ne pouvait

dire ce qu'était l'objet, autant dire ce qu'il n'était pas! Sans le savoir j'allais me lancer dans une démarche apophatique, laquelle consiste à n'utiliser que des termes négatifs pour définir ou évoquer une chose, une personne ou une action.

Apophasis est un mot très fort dans l'histoire des idées : depuis Socrate et Aristote et jusqu'à la philosophie post-moderne, en passant par les Pères de l'Église, la dialectique négative a été, plus qu'un instrument, un vrai courant de pensée.

Amusons-nous à retenter cette expérience apophatique!

LA BOULE DE BILLARD

La boule de billard n'est pas la conscience que j'ai d'elle. Car elle ne peut tomber sous le regard de ma propre conscience puisque celui qui ne sait voir que les choses visibles, n'obtiendra jamais que je la lui fasse appréhender même avec des mots... La boule de billard n'est pas une personne, elle n'est même pas la chose en soi dont le mouvement capricieux sur le tapis vert n'est aucunement de la complaisance à

s'y perdre. Elle n'est pas non plus un individu car son existence d'artéfact et sa diffusion sur le billard ne dépendent que de l'agressivité capricieuse et hautaine dont je l'arme. Elle n'est pas la revendication érigée en mode essentiel de la conscience de soi, ni la consécration métaphysique d'une autre finalité que celle que je lui donne. Elle n'est pas une personne car elle n'a aucun moyen de reconnaissance de son incarnation. C'est encore insuffisant de l'imaginer sous la forme d'un point de convergence des servitudes de la matière dans les conditions où

elle est placée. Elle n'a de ce fait aucune vocation propre en dehors de sa présence et de sa fonctionnalité. Elle n'a pour conclure aucune personnalité hormis sa trajectoire imprévisible qui se tient au-delà de toutes ses manifestations rotatives dans une translation linéaire toujours imparfaite, toujours recommencée entre deux stases.

Le Petit Libraire

Le Petit Libraire n'a guère publié ces temps-ci et sa notice wikipédia n'a pas été remise à jour depuis le siècle dernier. Y chercher une photo serait vain.

Actualités gastrophilologiques

« PROPOS GLACÉS »

D'ici et d'ailleurs, de glaces en glace



Commencé après la chaleur suffocante du précédent été et mis au frais avec l'arrivée de l'automne, celle de l'hiver et puis celle du printemps, je profite de l'arrivée de l'été 2023 pour reprendre ce texte et l'enrichir de nouveaux éléments de gourmandise notamment issus de nos voyages et de mes recherches sur internet.

Je pensais à l'origine consacrer mon propos aux citrons. Oui aux citrons, le jaune et le vert et aux nombreuses autres variétés... Mais un événement de ce mercredi 27 juillet 2022 sur France Info a tout remis en cause. Ce n'était pas notre retour de Chambéry en train de ce jour-là ni la chaleur suffocante de cette ville où nous avons passé une dizaine de jours... Non plus que le plaisir de retrouver la Picardie et sa "fraîcheur". Non, c'était une émission sur un glacier. Pas celui qui



avait fait l'actualité dramatique quelques semaines plus tôt, mais sur un artiste de la glace, David Wesmaël, un boulanger originaire de la Somme, devenu meilleur ouvrier de France (MOF) et champion du monde de pâtisserie. Sa passion "sublimier les fruits et créer sans cesse de nouveaux desserts glacés".

Ah, les glaces! Jamais nous n'en avions mangé autant pendant ces quelques jours savoyards. Dans une petite rue de Chambéry, puis chez Ernest (le pâtissier glacier) et à la terrasse d'un restaurant. Et pour finir celle d'Aix-les-Bains à La Sibérienne où, pour la première fois, j'ai "osé" (sans grand effort, il faut l'avouer) les 5 boules de bonheur gustatif... Cinq boules, avec de la crème Chantilly!... Choix diffi-



le parmi les dizaines de parfums proposés. De quoi en perdre la boule!

À la Fraiseriaie le choix est plus facile. Il n'y a que le sorbet à la fraise. Mais il a "essaimé dans de nombreuses communes alentour" et est devenu la "référence" de la Côte de Jade selon Marion Vallée, journaliste au Courrier du Pays de Retz. Ce sorbet est issu d'une chaîne créatrice d'une famille bretonne. D'abord la plantation de fraises, puis leur vente sur le marché, le sirop et enfin le sorbet: 200.000 litres, issus d'une production de 150 tonnes de fraises, vendus aujourd'hui dans 15 points de vente du Grand-Ouest. Nous sommes loin de l'artisanat et pourtant ce sorbet reste, à sa manière, une production artisanale. Débouché cohérent d'une production familiale locale ce sorbet à la fraise mériterait à lui seul le détour... Un petit saut estival en Bretagne pour les gourmands. À Pornic, précisément...



Mais pourquoi aller si loin pour manger de la glace quand notre ami pâtissier lors de l'une de ses visites l'a fait chez nous... Il avait depuis très longtemps déjà apprécié la version de mon épouse du "parfait glacé à la liqueur d'anis" de Roger

Vergé¹. Elle la réalisait avec du marc du Beaujolais, héritage de son père vigneron... Mais, avec celle d'Hervé, c'est une autre histoire! Exécutée dans les règles de l'art, celui du pâtissier dont c'est le métier. Alors pour la circonstance, un vieux marc a été retrouvé, caché dans un placard. C'est décidé, mon épouse va la copier, il n'y a qu'à lui demander. La prochaine fois qu'il viendra chez nous mon épouse refera sa version "parfaitcafé" du parfait du même chef triplement étoilé.

En attendant le prochain été à Chambéry, le plaisir des desserts glacés et à nouveau le tour des glaciers (pas le Mont Blanc, bien entendu) Ernest ou La Sibérienne pour déguster mes parfums préférés. Mais, tout cela vous le savez, je l'ai déjà raconté.

Alors j'ai été sur internet. Des glaciers, il y en a!... Beaucoup à Paris. Les chiffres des meilleurs varient selon les sources de 24 à 8. Je m'étais rendu par le passé dans l'île Saint-Louis faire la queue devant Berthillon. Mondialement



connu, ce dernier offre aux gourmands et aux gourmands le choix de 90 parfums, sur place ou chez ses 100 revendeurs. Face à cet artisanat aux dimensions gigantesques j'ai

cherché s'il était cité dans les meilleurs glaciers parisiens. Il y est bien sûr, mais pas seul. Beaucoup de noms sont cités. Nous n'avons que l'embarras du choix. Un meilleur ouvrier de France a sa place dans l'une des listes. Du côté des chefs étoilés, il y a Alain Ducasse. Celui-ci a créé en 2021 sa manufacture de glaces dans le 11^e, à deux pas de la Bastille. Tandis que Glaces des Alpes, le plus grand fabricant de glaces artisanales, fournit ses glaces (il en a 180) à de nombreux chefs étoilés. Ah! Internet, avec toutes ces glaces aux parfums classiques, innovants, osés, à inventer ou déjà oubliés... Ça me fait rêver!

Né à Beauvais, j'ai cherché, toujours sur internet. Pour Le Petit Futé il n'y en qu'un. C'est



Dagniaux, "une référence gourmande depuis 1923!" C'est incroyable, tout un siècle de plaisirs gustatifs! Fleur de thym et pétales de rose sont deux de ses 80 parfums. Ma mère ne m'en avait jamais parlé. Peut-être parce qu'avant-guerre elle avait été vendeuse chez un concurrent, le pâtissier Petit (si j'ai bonne mémoire). J'ai pour ma part retenu son goût pour le parfait café. C'est d'ailleurs tou-

jours ma glace préférée. C'est aussi la glace que ma mère apportait à chaque fête familiale.



Quant à Amiens, Le Petit Futé n'en retient qu'un : Ô Sorbet d'Amour (j'en mangerais tous les jours!) glacier depuis 1935. Ce n'est pas loin de chez moi je peux y aller à pied. Que ne ferai-je pas par gourmandise ! Plaisir de la découverte, le bonheur des papilles et celui des glaciers !... Ce glacier n'est pas le seul, bien sûr, il y a Trogneux, le créateur du macaron d'Amiens (et récemment, pour les Hauts-de-France, de celui au spéculos). L'été, il vend ses glaces sur le trottoir. Le Petit Poucet (un pâtisseriesalon de thé) en fabrique aussi...

À Toulouse, la glace était une option de dessert du restaurant proche du Capitole. Le Petit Futé (toujours lui) en reconnaît cinq dont Ô Sorbet d'Amour... À Bastia, en terrasse près du port de tourisme, les coupes de glaces artisanales sont variées et gigantesques. Pendant nos dégustations nous apprécions également la vue sur la mer et l'arrivée ou le départ des ferries.

J'irai sans doute à Montpellier début juillet. J'ai déjà anticipé, je me rendrai à La Banquise, une des

cinq adresses recommandées par Le Petit Futé.

Il y aurait encore beaucoup de choses à écrire. De glaciers à connaître dans cette France gourmande et inventive. Heureux gourmands ! Heureux fabricants de parfums à découvrir, goûter, déguster, savourer, apprécier. Des parfums connus et inattendus aussi. Alors, dans cette course créatrice, à quand la création des parfums sans sucre et ceux salés au cornichon, à la sardine, à l'ail, au poivron ou à la moutarde maintenant qu'elle ne manque plus ? Promis, je vais (peut-être !) essayer.

En attendant, il faut que je vous le dise, les pastilles Vichy se vendent en boules glacées dans un cornet gaufré. Je le sais j'en ai, par curiosité gourmande, déjà acheté chez un pâtisseriesalon. Ah ! La gourmandise, ce péché mignon... Quand à la fin d'une réunion de Bureau nous allons au restaurant poursuivre nos échanges, mes collègues n'hésitent jamais pour dire à la serveuse d'ajouter une montagne de crème Chantilly aux trois boules de café que j'ai commandées...

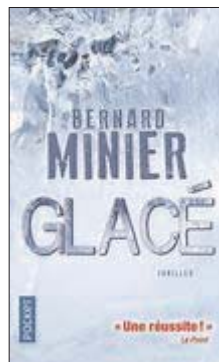
Au-delà de ces découvertes - vécues où issues du monde moderne de l'internet - une chose est sûre, c'est enfant, avec l'esquimaux de l'entr'acte, que j'ai découvert et aimé le cinéma. Bocuse se faisait alors connaître dans une réclame. Il emballait un saucisson (sans doute de Lyon) dans un journal (Le Progrès ?), ajoutait du vin (un cru du Beaujolais !) et le mettait cuire dans un four, celui d'un Godin. Quant à Dali, il était fou, fou du "chocolat Lanvin".

Enfin, vous ne serez pas surpris si je vous confirme que le parfait café de mon épouse et la glace au marc de mon ami Hervé - le Maître pâtisseriesalonier proche de Lille - sont mes glaces préférées. Cela ne veut pas dire que je n'aime pas les autres aussi. Voilà où me mène ma gourmandise, à l'écrire avec - pas glaçants je vous en conjure - des propos glacés.

Pierre ROSSET

1. Vergé, Roger, *Ma cuisine du soleil* (1988), préf. de Claude Lebey, Paris, Robert Laffont, pp. 322-323.

PETITE BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE POUR PIERRE ROSSET

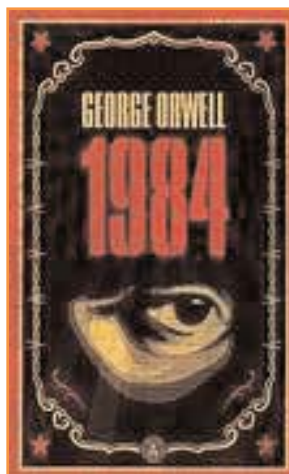


L'ONDE ÉTAIT TRANSPARENTE AINSI QU'AU PLUS BEAUX JOURS

La Fontaine, «Le béron»

À chaque palier, sur une affiche collée au mur, face à la cage de l'ascenseur, l'énorme visage vous fixait du regard. C'était un de ces portraits arrangés de telle sorte que les yeux semblent suivre celui qui passe. Une légende, sous le portrait, disait : BIG BROTHER VOUS REGARDE.

George Orwell



Winston Smith, héros de "1984", n'est jamais à l'abri de la surveillance même lorsqu'il est dans son appartement : *"Le télécran recevait et transmettait simultanément. Il captait tous les sons émis par Winston au-dessus d'un chuchotement très bas. De plus, tant que Winston demeurait dans le champ de vision de la plaque de métal, il pouvait être vu aussi bien qu'entendu. Naturellement, il n'y avait pas moyen de savoir si, à un moment donné, on était surveillé."*

Au risque de céder à la tentation de trouver une similitude de plus entre la société contemporaine et "1984", il faut avouer qu'aujourd'hui tout doit être transparent : nos conversations, nos achats, nos déambulations, nos ressources, nos amours, nos souffrances, notre mort même peuvent être exposés à la lumière ou médiatisés. Ce vertige de la transparence, du contrôle, n'est pas seulement l'apanage de l'État, mais davantage de sociétés ou d'agences privées. Et, qui plus est, nous nous prêtons au jeu à travers les réseaux sociaux et les logiciels de localisation, les caméras de surveillance. On constate même une croissante propension à l'exhibitionnisme et au voyeurisme. L'intimité, la confiance, la relation personnelle deviennent anachroniques, désuètes au point que ce qui est caché devient suspect. Orwell achève son roman avec l'emblématique conclusion qui peut nous être appliquée : *"La lutte était terminée. Il [Winston Smith] avait remporté la victoire sur lui-même. Il aimait le Big Brother"*.

Certes, il convient de garantir la transparence nécessaire au bon fonctionnement de nos institutions démocratiques et à la sécurité de la société. Lutter contre les eaux troubles de la gouvernance et l'habillage trompeur de l'intérêt général, contre le mensonge ou la dissimulation, la corruption, la transparence est plus qu'un droit dû au citoyen, à l'usager, au consommateur, elle est même à certains égards une exigence morale sur laquelle repose la confiance au sein de notre société. Le déclin des idéologies, le recul des

religions l'ont placée au centre, comme le recours ultime d'une société qui fait de la recherche de la vérité son horizon. Aujourd'hui, on constate une sensibilité différente vis-à-vis des intrusions dans la vie privée des citoyens, de l'exigence d'une transparence totale dans les relations économiques, la requête de toujours davantage d'information ; vouloir regarder tout, vouloir tout écouter, à propos de tout, pour comprendre, pour choisir, sont des signes qui indiquent un changement dans l'appréciation de ce qui peut être exposé aux regards publics et, par conséquent, une remise en question de la limite de nos "jardins intérieurs" et des secrets institutionnels. Il n'y a pas loin de la transparence devenue la vertu suprême à cette "vérité terrible" que Robespierre laissait en testament, cette vérité qui commandait tout, justifiait tout, même la mort...

Car la quête de la vérité ne fait pas que traquer la corruption et informer le citoyen, elle suspecte. Jean-Denis Bredin l'affirme : *"La transparence paraît se confondre avec la limpidité, la pureté même. Elle ressemble au soleil et à la lumière. Elle ne peut souffrir des domaines interdits, le mensonge, le mystère, le secret, la discrétion, tous les artifices qui dissimulent la vérité. Au nom de la transparence, le droit à l'information tend à devenir un droit absolu. Les images qui restent dans l'ombre, les paroles qui se disent sous le sceau de la confidentialité, deviennent suspectes."*

Contre une montée inquisitoriale de la transparence, le droit au secret exprime un aspect essentiel de notre civilisation : le respect et la liberté de

la personne humaine. Il exprime l'homme dans son intimité la plus extrême, dans la dialectique du dit et du non-dit, de l'intime et du public. Le secret est contemporain de la conscience. Il est la loi de l'exigence morale, lorsque la conscience doit s'opposer aux lois. Il est l'ultime instance d'appel contre toutes les violences humaines, même légales. Lié au mystère de la condition humaine, il est la forme ultime du respect de la personne. Il y a en chacun de nous une part de secret où se loge, il faut l'espérer, le meilleur de soi-même et ce fond d'espérance

envers et contre tous les aléas de sa vie. C'est aussi là où se tissent les liens entre notre intériorité et les autres. Il demeure le creuset de nos engagements, de nos projets et nos aspirations, de nos soucis et nos espoirs. Il est le théâtre de nos luttes intestines. Le regard et l'écoute des autres, la confiance que l'on s'accorde tiennent leur finesse d'une intériorité cultivée. Saint-Exupéry écrit que l'essentiel est invisible. Peut-être minimise-t-il notre condition charnelle, nos rapports à la matérialité du monde? Le spirituel humain est toujours incarné. C'est le fameux

dialogue entre André Malraux et l'aumônier du Vercors dans les *Antimémoires*: "Qu'est-ce que la confession vous a enseigné des hommes?" La réponse: "... Le fond de tout, c'est qu'il n'y a pas de grandes personnes..."

Chaque âme a son secret, chaque vie a son mystère, ce noyau irréductible de l'identité et de la dignité, ce lieu ultime de la liberté individuelle. Dans toutes ces choses, la valeur du secret tient essentiellement à la valeur de celui qui le détient.

Les concours de nouvelles

Quand j'ai écrit mes premiers textes, l'écrivain qui animait l'atelier m'a encouragé. Je me souviens de sa formule, que j'ai faite mienne: le problème c'est de se donner de bonnes raisons d'écrire. Et de m'encourager à participer à des concours de nouvelles. Il y en avait, et il y en a toujours, d'innombrables. Ce qui les distingue, ce n'est pas l'importance des prix mais la qualité littéraires des organisateurs - souvent des revues - et des jurys qu'ils réunissent. C'est au jury du concours de L'Huma - Régine Desforges, Jean Vautrin et Christiane Baroche - que je dois l'incitation à me lancer dans un roman. J'y passerai une année entière et publierai «Portraits d'automne», le seul de mes livres à avoir connu quelque répercussion médiatique.

Évidemment l'exercice comporte quelques risques. Principalement celui de devenir une «bête de concours» car on comprend vite que ce que cherche chaque organisateur c'est de trouver un créneau qui donne le sentiment de personnaliser

sa démarche, de le distinguer dans le flot des organisateurs. D'où la tentation pour l'auteur débutant de recourir aux «subterfuges du sensationnalisme» en forçant le scénario, en caricaturant les effets de style, dans le pire des cas en singeant les audaces stylistiques. Tout cela au détriment de ce qui fait la force d'une nouvelle: affirmer un univers et lui permettre de se déployer.

Modestement - le mot-clef de l'écriture - nous avons lancé l'an dernier dans le Beauvaisis un concours de nouvelles imité des «24h d'écriture» de mes amis fleurysois de Au Fil Des Mots: les auteurs disposent de 24 heures pour écrire une nouvelle (deux pages maximum) sur un thème qui leur est communiqué un vendredi à 19h; ils doivent rendre leur copie le samedi, même heure. À Fleury, le concours lancé en plein confinement avait connu un succès sidérant - plus de quatre-vingt nouvelles! Et le prix proposé était si modeste qu'on ne peut le suspecter d'avoir attisé les convoitises.

À Beauvais, pour la première édition, nous n'avons reçu que treize

textes. Pourtant nous n'avons pas hésité une seconde pour décider d'une édition 2023. La qualité des textes reçus l'an dernier a bien sûr pesé dans notre décision mais ce sont plus encore les discussions nées au sein du jury, l'an dernier, qui ont justifié notre décision. En effet nous avons instauré l'obligation d'expliquer notre notation point par point. Pas question de recourir au «bien écrit» ou au «mal écrit»: obligation de justifier notre opinion. Et certaines appréciations ont été fortement remises en question par la discussion.

J'en reparlerai dans le Saisons 9 du 21 décembre - le concours se déroulera du 29 au 30 septembre.

voisinlieupourtous.fr

Roger WALLET

SAISONS n°8
a été rédigé par
Léo Demozay, Marc Frétoy,
Élie Hernandez, Pierre Rosset,
Roger Wallet

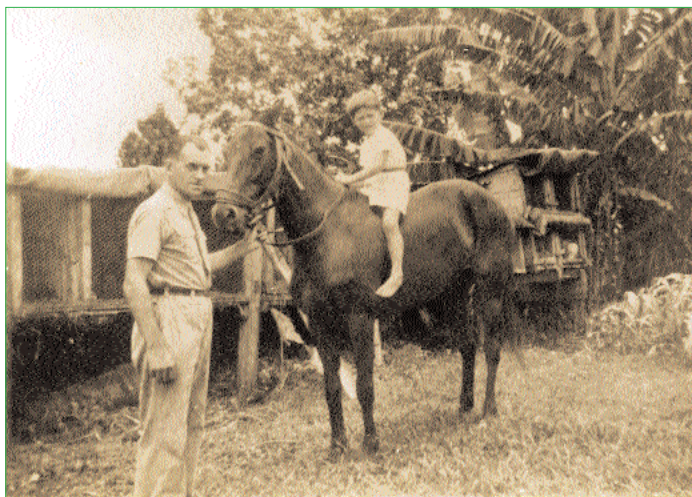
Le n°9 paraîtra
le 21 septembre 2023



saisons

n°8. 21 juin 23

UN PRINTEMPS AVEC MON PÈRE



Je n'ai jamais su qui était mon père

J'ai hérité des photos de famille. J'y cherche vainement une ekta de moi dans les bras de mon père, au moins à ses côtés. Juste celle-ci, prise à la Martinique. Mais ce n'est pas moi sur le cheval, c'est mon frère. De moi, il n'y en a aucune. C'est pourquoi je les invente.

Car, depuis que j'écris, « mon père » ne cesse d'être présent. Dans mes nouvelles surtout. Ma mère aussi mais les relations sont moins fusionnelles, plus exclusi-

vement affectives. C'est que ce qui se partage avec mon père est plus fortement ancré dans l'histoire familiale. Cela tient à l'époque : le père seul travaillait au milieu du siècle dernier, il prenait les décisions... Ce n'est pas sans injustice : mon père était silencieux, peu présent, et ma mère a assuré jusqu'au bout la cohésion – et la vie quotidienne – de la famille. Mais la mémoire n'a sans doute pas à être juste ou pas. Fidèle, infidèle, fidèle...

Parmi les livres de ma bibliothèque, j'ai retenu :

- « **Un petit homme de dos** »
Richard Morgiève 3
- « **Bonne nuit, doux prince** », Pierre Charnas 5
- « **Moze** »
Zahia Rahmani 7
- « **Avec tes mains** »
Ahmed Kalouaz 9
- « **La place** »
Annie Ernaux 11
- « **Autobiographie de mon père** »
Pierre Pachet 13
- « **Un homme ordinaire** »
Yves Simon 15
- « **Atelier 62** »
Martine Sonnet 17
- « **Lettre au père** »
Franz Kafka 19
- « **Belle gueule de bois** »
Pierre Deschavannes 21
- « **Derrière la grille** »
Maude Julien 22



1. nouvelle extraite de
« *Toujours prenant congé* »,
Roger Wallet,
éd. Petit Véhicule, 2015

Autres de mes nouvelles
évoquant la figure du père :

● « *La java bleue* »,
in « *33 tours* »,
HB éditions, 2001

● « *Le bois de trembles* »,
in « *Tout ce que j'ai perdu
m'appartient* »,
éd. Petit Véhicule, 2007

● « *La fête foraine* » et
« *Le vieux qui taillait
la pierre* », in « *Aurai-je
jamais rien fait d'autre
que passer* »,
éd. Petit Véhicule, 2012

Mon père est également
présent dans mon roman,
« *Blés* », à travers des situa-
tions professionnelles qui
furent les siennes et la guerre
à laquelle il prit part dans
le Rif (Maroc) de 1924 à
1926. J'y écris :
« *Car tout ceci, enfin, pour-
rait-il se dénouer sans qu'on
en comprenne le sens ?* »
qui me semble tenir lieu de
justification : écrire pour
comprendre le sens d'une
vie. De ce que fut sa vie.

Aide-moi'

C'est une belle nuit
de mai. La lune est
haute. Le garçon regarde
la cour, le massif de
fleurs et, derrière, l'alignement
des fanes et des
salades. Son père a eu le
temps de semer, avant...

Il ne veut pas prononcer
le nom. Une toux terrible l'a pris. Il
a consulté, examens à l'hôpital. Et le
voilà allongé dans la salle, incapable
de monter l'escalier. Au début il se
levait, s'habillait. Les amis sont pas-
sés le voir, la famille. Et puis il a eu
du mal à marcher. Maigri à en faire
peur. Le garçon, lui, sa mère lui a
simplement dit que c'était grave et
qu'il fallait être gentil. Certaines
nuits, sa mère restait près de lui, assise
dans le fauteuil. Son frère aîné ne
dit rien. Silence. Il rentre du travail,
il file dans sa chambre ou va bricoler
à la cave. On ne dit rien. On n'en
parle pas. Lui, il a bien vu son père
s'affaiblir, ne plus pouvoir se dépla-
cer aux toilettes, se résoudre au pot.
Sa mère lui essuie les fesses avec du
coton.

Le garçon a deviné. Peur du mot.
Il parle beaucoup avec son père, de
l'école, des vacances au bord de la
mer, il lui montre ses cahiers d'école.
Un jour, le père n'a plus la force de
tourner les pages. Il parle beaucoup
avec ses yeux, il soupire souvent, des
gémissements plaintifs, des petits
cris. Il n'en peut plus. Des fois, il
écrit un mot au crayon. Il y a trois

jours, il a écrit Je n'en peux plus. Et
hier, le garçon était seul avec lui, sa
mère couchée, il a écrit Le chat, aide-
moi. Son père l'a toujours appelé
ainsi, Le chat, à cause de ses manières
félines. Le chat, aide-moi. Dans
sa voix, il a mis la virgule. Son père a
ouvert grand ses yeux mouillés. Il n'a
plus de peau, on lui voit les os.
T'aider, papa ? À quoi t'aider ? Son
père a eu un battement de cils. Le
garçon s'est approché. Son père a
redressé la tête pour lui chuchoter à
l'oreille. Alors le garçon a éclaté en
sanglots, il a lâché ses mains, il s'est
sauvé. Pas dormi de la nuit.

C'est une belle nuit claire et tiède.
Le garçon a réfléchi à tout ça. Il se
dit qu'il est bien petit mais son père
a confiance en lui. Quand il est
redescendu de sa chambre, tout à
l'heure, son père a écrit Ce soir.

Dans la cuisine, il écarte encore
une fois le rideau, regarde le jardin
et, plus loin, les terres et les bois. Il
pleure. Il ferme les yeux. Son père
tousse à s'arracher la poitrine.

Le garçon le rejoint. Ils se regardent.
Ils se touchent les mains. Le
garçon hoche la tête, son père a une
manière de sourire. Ils s'embrassent.
Le garçon inspire à n'en plus finir,
cette force surhumaine à puiser au
fond de lui. Il caresse encore les che-
veux de son père. Il plonge dans ses
yeux. Il pose l'oreiller sur son visage
et, brusquement, il appuie de toutes
ses forces. Il tend tous ses muscles
pour appuyer. Longtemps. Long-
temps.

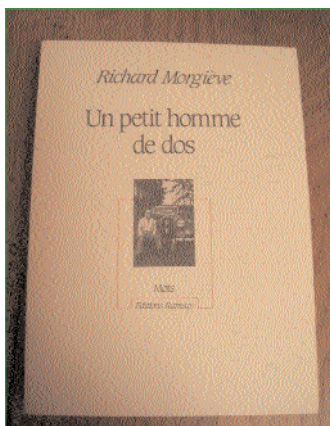
[2015]

Je n'ai jamais écrit un récit sur mon père : toujours la fiction s'en mêle. Je prends appui sur un trait de caractère ou un événement de sa vie (ici, la maladie qui l'emporta) mais je ne veux pas dire quel il était – et le saurais-je, moi ? – et la fiction donne plus de force au personnage.

La force du personnage, il me semble que c'est cela, la responsabilité de l'auteur.

J'ai cherché à voir comment des écrivain(e)s que j'aime ont parlé de leur père. J'ai passé trois mois avec leurs livres...

Richard Morgiève – « Un petit homme de dos »



Ce livre² est un vertige, un tourbillon, une logorrhée. Un émerveillement. Le plus ardent, le plus fou de ceux que j'ai lus de Morgiève. Il y raconte la vie de son père, Stéphane Eugerwicz, et de sa mère, Andrée Edo.

L'inévitable question des biographies, ce livre permet de la poser : est-ce que c'est vrai ? « En fait, je n'ai jamais su qui était mon père, d'où il venait », confesse l'auteur. Son véritable nom

était Stéphane Morgiewicz, sa mère se prénomme Andrée, comme dans le « roman » (le mot n'apparaît que dans les rééditions chez Joëlle Losfeld) et ce qu'il décrit du comportement paternel est fidèle au texte : « Papa faisait peur aux gens. Sa violence, décuplée par la boisson, ça m'a toujours marqué » ; « Papa a inventé pour moi le roman. Il a surgi de rien, il est parti dans rien ». Sa mère mourut d'un cancer il avait sept ans et son père se suicida six ans plus tard.

Morgiève part donc de sa vie, de ses souvenirs et des récits familiaux, il les transpose avec plus ou moins de fidélité et, pour le reste, il écrit ce que nécessitent les situations et les personnages. En fait il tisse la légende familiale, c'est son souffle, sa voix, qui la font légendaire.



2. « Un petit homme de dos », Ramsay, 1988

Quatrième de couverture :

« Aujourd'hui encore quand on parle de lui, chacun de nous a sa thèse, son point de vue, ses souvenirs.

[...]

...il me semble normal que ce soit à moi que revienne la mission de partir à sa recherche. [...] Il n'a rien fait pour me faciliter la tâche mais j'ai tenu bon et je l'ai ramené pour que vous le connaissiez aussi bien que je le connais, c'est-à-dire pas beaucoup. Et ce pas beaucoup, avec un peu de la légende qui s'y est mêlée, c'est la mesure de ce livre. »

3. « Il la regarda, elle se sentit devenir folle d'angoisse, folle de bonheur, et son ventre se crispait et elle avait chaud, chaud, qu'est-ce qu'il m'arrive? Elle avait chaud, elle avait envie de rire, elle avait envie de pleurer, il me trouve belle.

– Un peu de champagne? demanda-t-il.

– Non.

– Autre chose?

– Non.

– Moi je veux quelque chose, je veux votre prénom.

– Andrée, chuchota ma mère, la gorge nouée.

Il la serra plus fort dans ses bras, j'aime votre prénom.

Andrée, est-ce que je dis bien Andrée? Elle hochait la tête, c'était la première fois qu'elle avait l'impression d'avoir un beau prénom, elle se sentait légère et en même temps lourde comme du plomb, un sillon de plus en plus délicieusement brûlant semblait réunir tous les arômes de son corps, qu'est-ce que j'ai?

– Andrée, dit-il, vous n'avez pas envie de champagne, vous n'avez pas envie d'autre chose, Andrée, vous avez envie de quoi?

– D'être bien, répondit-elle en haussant ses belles épaules, j'ai envie d'être heureuse, j'ai envie de ne plus avoir peur, j'ai envie que cette guerre n'existe pas.

Elle s'arrêta de parler, surprise de s'être laissée aller à dire ce genre de choses que d'habitude elle gardait pour elle. »

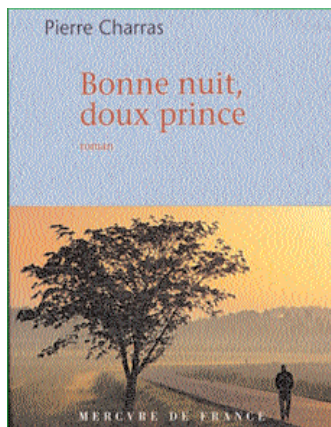
Un mot de Stéphane Eugerwicz. Il est d'origine polonaise, né peut-être en 1909. Il débarque en Ardèche en février 42 et fait la connaissance d'Andrée, jeune veuve de 24 ans. Amour fou. Elle a déjà un fils, ils auront ensemble deux filles et le narrateur (Mietta dans le roman). Eugerwicz fait fortune dans le trafic, d'abord de nourriture puis de tout, armes y compris. En 45 il ouvre une épicerie à St-Quentin. Puis ce sera une confiserie à Draveil et un bouchon à Lyon. Entre-deux une reconnaissance de dette l'aura ruiné. Alcoolisme, cancer d'Andrée, il ne s'en remettra pas. Il finira par se mettre la tête dans le four du gaz.

Ce père fascine le narrateur. Il l'éblouit, il le terrorise, il lui fait vibrer le cœur. « Si vous saviez comme je l'aime, si vous saviez comme je le hais par moments. » Car c'est un viveur effréné – il adore sa femme mais cède facilement à des passades; il joue, il boit, il est d'une fierté irréprensible, il ne craint rien. Son fils a peur de ses excès mais sa liberté l'ébahit. « Et il sourit à son fils. Mietta ne voudrait pas sourire, seulement c'est plus fort que lui et il sourit à mon père [je revien-

drai sur ce « mon père »], et bien-tôt ils marchent main dans la main. » Et, entre parenthèses parce que c'est l'écrivain qui parle: « (et ça continue aujourd'hui, on court encore après lui, et on en parle, et on en parle, et jamais nos langues ne se fatiguent; et je ne peux m'empêcher de penser, le connaissant, qu'il doit sourire quand il regarde le panthéon qu'on lui a construit et qu'on ne finit pas d'agrandir). » On peut d'ailleurs penser que le fils, Richard, jeune orphelin, marchera dans les brisées de son père en menant un temps une vie de bâtons de chaise...

Un mot de l'écriture de Morgiève. Scénariste de cinéma, il a un talent fou pour raconter les scènes, il décrit tout ce qui fait sens (cf. la scène de la rencontre entre Eugerwicz et Andrée³). Et il invente ici un procédé d'écriture proprement génial: la double énonciation. Il se met lui-même en scène sous le prénom de Mietta mais il garde le « je » pour le narrateur: il ne dit jamais « le père de Mietta » mais « mon père », ce qui lui permet de tout raconter, avant même sa propre naissance (page 131 seulement). Un chef-d'œuvre de texte cinématographique.

Pierre Charras – « Bonne nuit, doux prince »



Le premier livre que je lus de lui, c'était « Monsieur Henri », un roman dans lequel il mettait en scène Henri Calet, celui qui avait écrit : « Ne me secouez pas, je suis plein de larmes ». La phrase peut bien sûr s'appliquer aussi à Pierre Charras et notamment à ce roman dédié à son père. Même répondant aux questions d'Olivier Barrot (« Un livre, un jour »), il dit « Papa », les yeux embués... Ce livre est une « fiction admirative », « l'histoire romancée d'un chagrin ». Il déclare encore « C'était un père exceptionnel. Et je l'ai raté ».

L'exception, bien sûr, puisque l'écriture donne du relief à la banalité même. Et ratage d'une relation. Ce ratage n'est-il pas inévitable, et dans les deux sens ? Il écrit : « C'est incompréhensi-

ble, quand on y pense, la paternité », lui qui, dans sa propre vie, n'aura pas connu la position parentale. L'incompréhension, il la mesure à l'aune du dialogue ; alors, quand le père est taiseux et le fils maladroit... Mais il sait que la parole n'est pas le seul langage. Le dernier regard : « Il arrima son regard au mien. Ce regard. Ce moment. Cette question, cette angoisse. "Dis, sais-tu que je t'aime ? Que je n'ai jamais cessé de t'aimer ?" J'espère qu'au cours de ces quelques secondes qui irriguent toute ma vie, depuis tant d'années, il aura eu le temps d'enregistrer ma réponse muette : "Oui, oui, je le sais. Et moi aussi, je t'aime". »

L'écriture de Charras est sœur de celle de Calet : économe, pudique, concise. Sans effet. On pourrait trouver naïves des phrases comme : « Il était gentil, papa. Et il aimait maman » ou « Il avait tellement horreur du faux, papa ». Le fils est désarmé, l'écrivain est désarmant. Doux et modeste. « Je voudrais que mon livre fût une ballade. » D'où l'envoi, à la fin de la ballade : Prince... Mais il clôt ainsi : « Bonne nuit, doux papa. »



4. « Bonne nuit, doux prince », Mercure de France, 2006

Quatrième de couverture :
« Je le voyais s'éloigner, la nuque maigre, le crâne chauve, les épaules effondrées. Je n'ai pas bougé. J'aurais dû l'appeler, le serrer dans mes bras, lui dire que j'étais heureux qu'il me fasse ce cadeau, pour me faciliter la vie de tous les jours, des objets qui lui avaient permis d'être lui. Mais je n'ai pas bougé, je n'ai rien dit. C'est aujourd'hui, tant d'années après, que je voudrais le rattraper et le prendre contre moi. Comme un cul-de-jatte qui a mal aux jambes, j'ai mal à mon père. C'est ça, au fond, notre histoire. Des gestes qui n'ont pas eu lieu. Des mots que j'ai négligé de dire. »

5. [La première rencontre entre son père et sa mère]

«Même lui dire qu'il l'aime, ça n'aurait pas de sens. Pourtant, rien d'autre n'a de sens. Il l'aime, ça, on peut dire qu'il l'aime. Mais pas seulement. C'est bien plus que de l'amour. Ou autre chose. Il voudrait l'embrasser, la déshabiller, la caresser. Mais il voudrait aussi ne pas la toucher. Car ce qu'il voudrait, en réalité, c'est qu'elle reste là, près de lui, et qu'elle sourie, comme tout à l'heure. Il voudrait qu'elle se remette à sourire. Il voudrait qu'elle soit heureuse. Il voudrait la rendre heureuse. Mais pas pour quelques secondes, quelques minutes. Pas pour quelque temps, pour toujours. Il voudrait la rendre heureuse pour toujours.

– Je...

Il a dû serrer son écharpe trop fort. Mais non, c'est l'été, il n'a pas d'écharpe. Et puis, il est à l'intérieur de sa gorge, ce chiffon qui l'étouffe. – Je vous aime.

Et le nœud se défait. Il respire à nouveau. Seulement il ne la voit plus, ou presque. C'est cette pluie qui tombe tout à coup sans le moindre bruit. Elle n'a pas bougé, pourtant, comme si elle était assise au bord de l'eau, par une belle journée d'été. Alors il comprend que c'est de lui que sort la pluie. De ses yeux. Ce sont des larmes.»

De la vie de son père, Charras livre surtout les débuts. Le neuvième enfant, sorti juste après la dixième, sa jumelle, qui s'éteindra à douze ans et dont, pense le fils, il portera éternellement le deuil. C'est son sentiment car il ne le vit «jamais véritablement heureux», «toujours grave». Il le dira ailleurs «impénétrable» et «ténébreux». Une gravité qui se décelait, une fois la retraite venue, dans sa façon de parcourir les rues de la ville sans les voir : «Il marchait d'un pas rapide, comme s'il allait quelque part... Pas flâneur, non, pas promeneur. Marcheur». Il lui voit toujours une «expression tourmentée».

Il y a pourtant des moments de tendresse entre père et fils : la pêche, «Ces heures au bord du fleuve, en compagnie de mon père, elles n'ont pas d'équivalent dans toute ma vie». Ou la scène du rasage au coupe-chou, le dimanche matin : un vrai spectacle pour le fils qui retrouvera la scène dans un vieux film.

Le père adorait sa femme⁵. La scène surprend cependant de sa part : «Ma mère nous attendait, debout près de la table de la cuisine. [...] Il glissait la main sous sa jupe jusqu'à lui faire fermer les yeux, les joues soudain écarlates». Si la mélancolie ne le quit-

te jamais, «c'était parce que, dans son esprit, l'amour a toujours été frôlé par la mort».

Le fils souffre de ne pas avoir des résultats scolaires à la hauteur des ambitions paternelles. Il se fait garagiste. Plus tard viedra une rupture sur laquelle le roman dit peu :

«Je vis dans ses yeux la stupéfaction se laisser petit à petit contaminer par le dégoût :

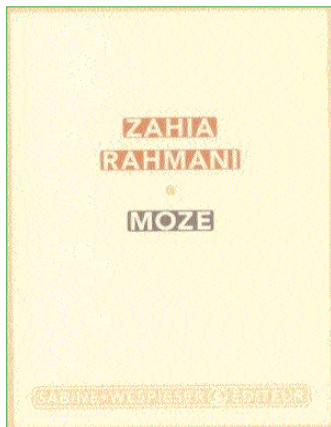
– Mais alors tu es... ?

– Oui, papa, je suis...

– Tu restes mon fils et j'ai besoin d'avoir régulièrement de tes nouvelles. Mais je ne veux plus te voir. Je ne peux pas. Tu comprends ? »

Le silence durera dix-sept ans. Sa femme vieillira et deviendra folle. Son fils aura la belle inspiration de noter : «Folle de lui». Lui, avait donné son corps à la médecine. Parti en fumée...

Admirez la délicatesse du fils. Il écrit : «Lorsqu'il est mort, mon père avait trente-quatre ans de plus que moi... Je comble le retard... [Et puis] j'aurai son âge. J'entamerai une période de vie qu'il n'a pas connue. Du moins si je parviens jusque-là. Soixante-neuf ans, c'est jeune encore...» Or voyez : Pierre Charras est mort en 2014, à... soixante-huit ans...



Le père de Zahia Rahmani, Moze, est né le 30 octobre 1930 à Machoha (Grande Kabylie). Il a vingt-quatre ans à la Toussaint Rouge qui marque le début des « événements » d'Algérie, et trois de plus quand il s'engage comme « supplétif » dans l'armée française. Le voici « harki ». Il sert quatre ans et quatre mois, jusqu'à l'indépendance. Il échappe au massacre de 62 mais il est arrêté et interné dans les camps de Maréchal, Maison Carrée, Berrouaghia et Hussein Dey, d'où il s'évade en mai 67. Le 25, il est « rapatrié » en France avec sa famille à bord du Méditerranée.

Le 11 novembre 1991, il se suicide dans l'étang communal de la petite commune de l'Oise où il avait fini par s'installer. Sa fille écrit : « C'est arrivé le 11

novembre. Mais c'est venu bien avant. Vivant, il était mort ». Elle y revient sans cesse : « Moze est mort avant sa mort » – « Mon père, je ne l'ai connu qu'absent » – « Moze était mon père, un père que je n'ai pas eu ». On comprend que ce livre dépasse le seul cas de Moze, il est un plaidoyer pour tous les « soldatmorts ». Les mots flambent : « Ces soldatmorts n'étaient pas des hommes. Ils furent abandonnés pour être tués. Tués durant des semaines. Tués par les leurs. Les frères héros devenus. Tués devant leurs mères, devant leurs sœurs, tués devant leurs femmes, devant leurs enfants, leurs enfants vivant encore ».

Ce vibrant plaidoyer, la fille le défend devant la Commission nationale de réparation mais l'incompréhension est totale.

La femme de Moze n'en finit pas de revivre cette guerre qui l'a dépouillée d'elle-même et lui a pris un mari et un fils.

La fille, elle, « Fille de père-soldatmort-faux-français-traître », de « l'ignoré-français-indigène-arabe », réclame justice pour lui qui, toujours, s'est tu, avait choisi le silence comme pays⁷.



6. « Moze », Sabine Wespieser, 2003

7. « Moze n'a pas parlé. Il a cessé. Il ne parlera plus. De ce qui l'a tué, de ce qu'il a compris, il n'a rien dit. Ce que sa langue ne suffisait pas à dire, c'est le système qui permit à l'État français de fabriquer une armée de soldatmorts sans se soucier qu'ils étaient des hommes. »

« J'ai dit que Moze ne parlait pas. Sans langue, il était aussi sans territoire. Ni nomade ni apatride, ni errant ni exilé, il serait ce qu'une autre langue, celle de l'injure faite à l'homme, désigne comme un banni, un être indigne. C'était une espèce d'homme. »

« Je suis parole de mort faisant serment non pas de mort, mais faisant serment avec la mort comme parole. Moze m'a offert la sienne. »

8. « Je lui ai proposé un contrat en ces termes, Si tu me fais encore peur, j'abîmerai tout ce qui t'appartient. Je ne te toucherais jamais, je ne poserais jamais la main sur toi puisqu'il est dit que tu es mon père, mais j'anéantirai tout ce qui t'appartient si dorénavant ta folie me touche, me fait mal ou fait mal à ma mère, à l'une de mes sœurs ou à l'un de mes frères. Il ne m'a pas entendue. J'ai donc mis le feu à sa voiture. Quand il courait derrière moi, je m'arrêtais, je ramassais une pierre et je faisais mine d'un excès de rage, de folie, là, il prenait peur. Si ça ne suffisait pas, si je ne l'avais pas convaincu de ma détermination à lui retourner le cœur, alors je balançais la pierre dans son pare-brise. Il ne m'a jamais attrapée. »



Mais Zahia Rahmani, si elle « plaide la cause » des harkis, dresse aussi de son père un portrait sans concession, contrasté et sensible. Elle est née, elle, en 62, deux jours après l'indépendance. Autant dire que la guerre d'Algérie ne lui est parvenue qu'à travers les premiers souvenirs (la langue kabyle notamment) et la figure paternelle. Il lui a fallu analyser pour comprendre. Si tant est que l'attitude de la France peut être comprise.

Ce père ne sera jamais un père câlin et protecteur, il ne peut pas tant ses fantômes le hantent : « Il fut arrêté, torturé, interné, vendu, déplacé, recelé, racheté, déplacé. Il ne fut pas tué. Durant cinq années, il fut interné, transféré, frappé, négocié, racheté, emprisonné, torturé, recelé, déplacé, frappé, vendu, racheté ». Jamais il ne réussira à exorciser cette honte d'avoir trahi ses frères. Il sera jusqu'au bout « cette figure extrême de la culpabilité ».

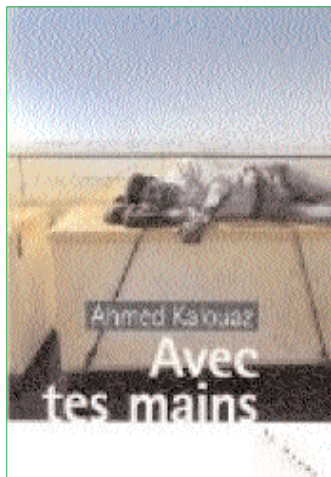
Sa honte se traduira par le mutisme. Par la peur du dehors qu'il imposera à ses enfants : « Au début, nous vivions dans le noir... Il nous faisait peur, peur du dehors et nous, tout nous faisait peur ». Il leur refuse même de se faire des amis. Jusqu'à ce

que la mère décide d'ouvrir la maison, « Et lui il nous reprochait d'être sans honneur, sans respect pour sa personne ».

Il est parfois pris de crises d'une incontrôlable violence. Il les réveille une nuit pour les tuer avec son fusil, ils se sauvent, il les poursuit... Une fois c'est sa femme qu'il menace : la fille attrape le fusil et s'interpose : « Je l'ai mis en joue. Je lui ai demandé de ne plus crier, de ne plus bouger. Je voulais le tuer, je devais le tuer. [...] Je l'ai tué ce jour-là. Je ne l'ai plus jamais aimé vivant »⁸.

Dans « *Musulman*, roman », Zahia Rahmani évoquera le camp de Saint-Maurice-l'Ardoise et l'abandon de sa langue maternelle. Dans son roman suivant, « France, récit d'une enfance », elle racontera les années jusqu'à l'adolescence, les révoltes et la vie quand même, malgré ce passé familial terrible.

Cette trilogie nous renvoie l'image d'un père dépossédé de sa vie, entièrement broyé par la tragédie historique aujourd'hui encore niée par la France en dépit des promesses des présidents successifs, de droite comme de gauche. « Mon père n'était que son ombre. Celle de sa mort. »



Des similitudes avec Moze chez cet Abd-el-Kader, probablement né en 1917 dans un douar algérien. Son père revient de la guerre, les poumons dévorés par les gaz. Décède. La mère abandonne l'enfant, qu'un oncle recueille. Village de Saint-Aimé, hameau de Sidi Goulhem. Vie de misère, à défricher la terre pour quelques pièces.¹⁰

En 35-36, conscription : le voici « tirailleur algérien » de l'armée française. Il sera mobilisé en 39 pour « la drôle de guerre ». On ne sait comment il revient en Algérie. La campagne d'Italie le rappelle sous les drapeaux, il défile à Paris et rentre au pays.

Il y travaille dur et pauvre dans les champs (la vigne) ou... « À

vingt-quatre ans, tes mains sont capables de tout. » Il se marie, de ces mariages arrangés qui ne font pas le bonheur.

En 52 il reprend le chemin de la France pour travailler à la construction de barrages en Isère. Grenoble sera désormais la résidence familiale, même s'il parvient à s'acheter une petite maison en Algérie pour les vieux jours – il n'en profitera pas. Du moins échappera-t-il aux affres de cette guerre qui détruit Moze.

Nombreuses naissances, les enfants sont d'un autre temps, ils s'écartent peu à peu de lui. Pour Ahmed, en délicatesse avec l'école, il y aura d'abord une complicité dans le travail : même usine de mosaïques, mêmes emplois de fortune à décharger des camions ou à travailler la terre.

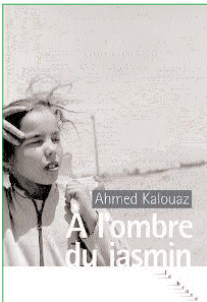
Puis vient l'heure de la retraite sans que jamais le travail, pourtant acharné, ne lui ait apporté son rêve de bien-être. Obligé de demeurer en France s'il veut toucher son salaire. Une attaque cérébrale le laisse diminué, presque incapable de se déplacer. Il meurt en 2002 à Grenoble, qui est la ville natale de saint Aimé !



9. « Avec tes mains », Ahmed Kalouaz, Rouergue, 2009

10. « Je ne sais comment décrire ces premières années sans école, sans jeux organisés, avec si peu de tendresse aussi. Tu vas pieds nus, vêtu d'une gandoura descendant jusqu'aux chevilles. Avec les voisins du gourbi, vous vous offrez des rations supplémentaires de nourriture en prenant au piège quelques oiseaux, des hérissons ou des tortues. Lorsque vous tombez sur un caméléon, vous le faites fumer, parce que vous avez vu des plus grands que vous obliger ces pauvres bêtes à tenir un mégot dans leur gueule. Cela vous détourne un instant de votre tâche, avant que vous ne descendiez la colline, un fagot de bois sur le dos. La petite soupe du soir est à ce prix. Vous ne savez pas qu'ailleurs, dans des écoles, on apprend les mots qui mènent au savoir, à la connaissance. Connaissez-vous simplement ces mots dans votre langue? »

11. « Depuis tant d'années, tu as l'habitude d'exécuter ce qu'on te demande sans broncher mais voilà que ton fils, du haut de ses seize ans, ose répondre au chef d'équipe, justifie qu'il a le droit de nager dans la piscine des enfants du patron pendant la pause de midi sous les grosses chaleurs. Votre génération a un temps de retard. Le gel et le froid vif t'ont tatoué du sceau de la soumission. Le vieux monde tremble, des chanteurs à cheveux longs affirment que les temps changent. »



L'auteur s'adresse constamment à son père, il le tutoie, il y a tellement de mots entre eux qui ne se sont pas échangés...

Pris dans la narration, il est d'abord fasciné par son abnégation. Même s'il « n'a jamais serré ses enfants dans ses bras », il lui sait gré d'avoir assuré leur survie. Mais entre eux les chemins divergent. Le fils – 68 est passé par là – n'est pas enclin à tout accepter, il se rebelle contre les conditions de travail¹¹, il sabote même une machine. Et puis la mort de sa sœur accentue le divorce : « À sa mort, tu es resté muré dans ton silence habituel, sans mot particulier, figé comme si cela ne te touchait en rien » ; « Même après sa mort, je ne t'ai jamais vu pleurer ».

Le père est antisémite, « [La] haine du Juif était en toi présente depuis toujours. [...] Quarante ans plus tard, je n'ai toujours pas compris ». Comme il ne comprendra pas le revirement tardif à la religion sous l'influence de sa femme, et la sévérité « islamiste » imposée soudain aux filles de la fratrie : « Je vous ai jugés lourdement pour cette attitude, vous condamnant à quatre ans de silence et d'abandon ». Quand le père sera sur son lit d'agonie, le

fils ne supportera pas d'y voir les « religieux » et partira. Comme il n'acceptera pas de voir le corps rapatrié en Algérie et non mis en terre aux côtés de sa fille.

Complexes donc les relations filiales dont témoigne Ahmed Kalouaz. D'admiration, pour les mains travailleuses, même si elles n'ont eu, de l'affection, que des gestes frustes. Que de regrets cependant : « C'est triste une main d'homme qui n'a jamais tenu un livre entre ses doigts ». Et le fils reste ferme sur les convictions qui l'ont constitué en tant qu'homme : un antiracisme absolu et un sens aigu de la laïcité.

Ahmed Kalouaz dressera, dans « Une étoile aux cheveux noirs », le portrait de sa mère et dans « À l'ombre du jasmin », celui d'une sœur qu'il n'a jamais connue.

Il y a un « ton Kalouaz » qu'on ne saurait mieux qualifier que par le mot « tendresse ». On le retrouve dans ces courts textes dont il a fait maints recueils au *Bruit des autres*, un étonnant « petit » éditeur de Limoges. Il écrit ici sans colère et quand il n'exprime pas l'amour de ce père, il dit celui qu'il aurait voulu avoir.

Une seconde de bonheur pour le père : « C'est mon fils ! »

Annie Ernaux – « La place »

Annie Ernaux
La place



« Pour rendre compte d'une vie soumise à la nécessité, je n'ai pas le droit de prendre d'abord le parti de l'art, ni de chercher à faire quelque chose de *passionnant*, ou d'*émouvant*. Je rassemblerai les paroles, les gestes, les goûts de mon père, les faits marquants de sa vie, tous les signes objectifs d'une existence que j'ai aussi partagée. Aucune poésie du souvenir... »

On reconnaît la « manière » d'Annie Ernaux et ce livre, son quatrième, nous livre peut-être quelques-unes des clefs de son « écriture plate ». Car le portrait de son père est aussi une réflexion sur la langue¹³. On

pourrait même dire que la langue est au cœur des relations entre père et fille.

Le père sera à jamais marqué par le milieu paysan de ses origines. On est au début du siècle et la nécessité de survivre pèse de tout son poids. Le père apprend à lire dans *Le Tour de la France par deux enfants*, il tiendra toujours à la qualité de son orthographe – la langue, par où vient la fierté. Et la honte.

Après le travail à la ferme, le régiment le fait « entrer dans le monde ». Au sortir, il travaille en usine. Y rencontre sa femme. Sur la photo de mariage, « ils ne se sourient ni l'un ni l'autre ». Signe d'une vie qui toujours sera contrainte, et annonce les tensions avec la fille qui est, elle, d'une génération qui choisit ses voies.

Après un accident de travail, le père se dit qu'un commerce... Ce sera un café-épicerie en Normandie. Le métier convient aussi bien au père qu'à la mère, pour le réseau de relations qu'il crée. Mais le contexte de crise n'est pas favorable. Une fille est née. Il faut assurer. Le père retrouve la tenue d'ouvrier. « Il ne mangeait plus. Il gagnait beaucoup... »



12. « La place », Annie Ernaux, Gallimard, 1983

13. « *Naturellement, aucun bonheur d'écrire, dans cette entreprise où je me tiens au plus près des mots et des phrases entendues, les soulignant parfois par des italiques. Non pour indiquer un double sens au lecteur et lui offrir le plaisir d'une complicité, que je refuse sous toutes ses formes, nostalgie, pathétique ou dérision. Simplement parce que ces mots et ces phrases disent les limites et la couleur du monde où vécut mon père, où j'ai vécu aussi. Et l'on n'y prenait jamais un mot pour un autre.* »

« *Je pensais qu'il ne pouvait plus rien pour moi. Ses mots et ses idées n'avaient pas cours dans les salles de français ou de philo, les séjours à canapé de velours rouge des amies de classe. L'été, par la fenêtre ouverte de ma chambre, j'entendais le bruit de sa bêche aplatisant régulièrement la terre retournée. J'écris peut-être parce qu'on n'avait plus rien à se dire.* »

14. «À midi et demi, j'ai couché l'enfant. Il n'avait pas sommeil et sautait sur son lit à ressorts de toutes ses forces. Mon père respirait difficilement, les yeux grands ouverts. Ma mère a fermé le café et l'épicerie, comme tous les dimanches, vers une heure. Elle est remontée près de lui. Pendant que je faisais la vaisselle, mon oncle et ma tante sont arrivés. Après avoir vu mon père, ils se sont installés dans la cuisine. Je leur ai servi du café. J'ai entendu ma mère marcher lentement au-dessus, commencer à descendre. J'ai cru, malgré son pas lent, inhabituel, qu'elle venait boire un café. Juste au tournant de l'escalier, elle a dit doucement : "C'est fini".»



le père en tenue d'ouvrier



Annie et sa mère devant la maison d'Yvetot

Puis vient Yvetot, le café-épicerie-bois-charbon, le lieu où va naître l'écriture d'Annie Ernaux. Entre-deux, la petite fille est morte, la première [cf. «*L'autre fille*», 2011]. Le père, «on l'a entendu hurler depuis le haut de la rue». Son portrait à cinquante ans : «Encore la force de l'âge, la tête bien droite, l'air soucieux, comme s'il craignait que la photo ne soit ratée, il porte un ensemble, pantalon foncé, veste claire sur une chemise et une cravate». Il accède à la propriété, il embellit les lieux. C'est là vraiment que va s'exprimer la personnalité du père.

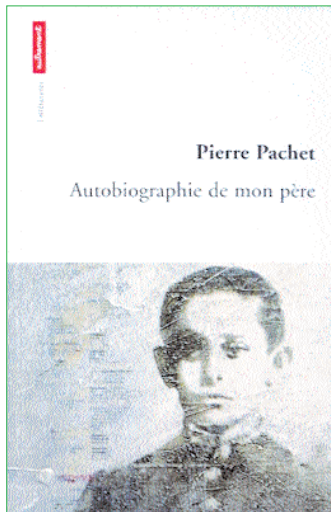
Il est curieusement marqué d'une certaine honte de ses origines, de son inculture : «Pour [lui], le patois était quelque chose de vieux et de laid, un signe d'infériorité. [...] Toujours parler avec précaution, peur indicible du mot de travers...» Pour autant il ne comprend pas que sa fille quitte le milieu familial, grâce aux études : «Un jour : "Les livres, la musique, c'est bon pour toi. Moi je n'en ai pas besoin pour vivre"».

Une attaque le diminue. Il vieillit, il n'est plus que l'ombre de lui-même. Jusqu'à la mort, qui ouvre et clôt le livre¹⁴.

La question de la langue est significative de cette biographie. La génération des parents est restée paysanne et ouvrière, sa philosophie est, comme ici le père, de dire «On ne peut pas être plus heureux qu'on est»; celle des enfants (née autour de la guerre) est citadine et elle entend accéder à une liberté de choix quant aux options professionnelles et sociétales. Annie Ernaux le traduit dans une formule qui résonne singulièrement au regard de son œuvre : «Ils [ses parents] auraient ressenti toute recherche de style comme une manière de les tenir à distance».

Les sentiments affleurent cependant au fil du récit, traduits avec une extrême pudeur : elle évoque un soir, vers la fin, avec son fils et ses parents, «Un beau soir calme, un moment qui ressemblait à un rachat». Et, lisant dans le jardin tout en surveillant son fils : «Je n'entraî pas dans ma lecture, à une certaine page de ce livre, épais, mon père ne vivrait plus». Cette distance qu'elle installe avec son sujet peut choquer. Je pense qu'elle est, au bout du compte, fondamentalement romanesque, comme une photo noir et blanc ajoutée la poésie à la réalité.

Pierre Pachet – « Autobiographie de mon père »



Il ne s'agit pas d'un effet de titre que cette belle trouvaille qui attire le regard. Pierre Pachet explique : « Je ressentais le besoin de ne pas laisser la mort de mon père sans écho. Je voulais capter sa voix, sa façon de penser et de dire les choses ». Dans son avant-propos il écrit : « J'avais cette voix en tête, je n'avais même qu'elle ». Après tout, l'autobiographie est-elle jamais autre chose que le souvenir d'un autre ?

« Il se nommait Simkha Apatchevsky, ou Opatchevsky. » Il était Russe de Bessarabie, et juif. Très tôt orphelin (« Ma mère mourut j'avais cinq ans » est la première phrase du livre), le

voici « condamné à vivre dans l'irrévocable ». De là sans doute son caractère foncièrement taciturne et son pessimisme : « J'apparais comme une sorte de tyran domestique immodérément pessimiste, qui provoque les catastrophes en les prévoyant, et en exagère l'importance ».

Il rejoint la France (Nancy, Bordeaux) pour y suivre des études de médecine. Se spécialise en stomatologie. Longues périodes d'inconfort et de privations. Il s'installe à Paris. Nous apprenons son mariage et les deux enfants – il insiste sur l'incompréhension qui marque ses relations conjugales et paternelles. Il regrette profondément la « frivolité » de sa fille (qui se comporte comme toutes les jeunes filles du monde à l'adolescence) et les tortures intérieures de son fils : « Tu t'ennuies ? Tu n'as qu'à avoir une vie intérieure ! Alors tu ne t'ennuieras jamais ».

Seconde Guerre¹⁶, fuite à Saint-Étienne. Les nécessités financières le font délaissier la stomatologie pour la « dentisterie ». Puis Vichy après-guerre, changement de nom. Retour final sur Paris mais déjà la maladie est là.



15. « Autobiographie de mon père », Pierre Pachet, Belin, 1987

16. « ... Je m'efforçais de raser ma femme, de ne pas démentir trop brutalement les rumeurs exagérément optimistes qui couraient à Paris. Je ne savais d'ailleurs pas grand-chose de précis : mais je n'oubliais pas Mein Kampf, et lorsque nous écoutions à la radio la retransmission d'un discours de Hitler ou de Gœbbels, il nous était difficile de croire que la glorieuse armée française constituerait un rempart suffisant contre cette menace qui nous visait individuellement et presque nominativement. La drôle de guerre s'éternisait : je fus démobilisé. Nous étions en vacances en Bretagne lorsque l'offensive allemande fut annoncée, puis ce furent, en un rapide enchaînement, la débâcle, l'exode (tiens, l'exode) et l'incroyable armistice. L'épreuve commençait. »

17. *«C'était l'automne, la saison que je préfère à toutes, non pas pour sa tristesse, qui m'échappe, mais pour l'infinitie richesse de coloris que la végétation présente alors. Ce langage infiniment subtil que les arbres tiennent aux hommes, je le comprends ou crois le comprendre, et ne me soucie pas d'exposer ici ou ailleurs le détail de ces dialogues silencieux, qui remuent peut-être pourtant ce qu'il y a de plus vivant en moi : car c'est l'individu seul qui y est concerné, dans la partie de lui-même qui n'a pas besoin de communication avec les semblables, mais se réjouit à la fois d'être, et de voir la création, et comme le bonheur du Créateur.»*
«Isolé dans le calme reposant du Parc, je reprenais contact avec un monde où n'existait pas de déchéance, seulement le passage incessant et irresponsable de la vie à la mort et de la mort à la vie : la souffrance ne s'y concentrait jamais sur un individu pour l'isoler ou l'expulser de son milieu, mais au contraire pour le préparer à mieux se fondre en lui ; de même la gaieté du chant d'un oiseau, fût-il le seul à chanter, n'y avait jamais rien de choquant pour moi : sa joie était toute pénétrée de tristesse.»
«Je n'en finissais pas de finir, pendant des années. [...] Moi, l'obstination même, recouvert de fatigue.»

La seconde partie du livre (la suite en fait) est la plus étonnante du point de vue stylistique. L'auteur explique (dans un entretien) : «J'accède à quelque chose de lui au prix d'un effort d'imagination. Le fictif devient de plus en plus prenant ; il commence par dicter à son fils puis cet artifice se défait et sa parole se met à flotter dans l'impossible, il devient un personnage fictif par lequel j'essaie de l'approcher tel qu'il ne s'est pas livré».

Simkha, cet homme intérieur à l'intelligence vive, avide de lectures et de connaissances, est victime d'un dysfonctionnement visuel qu'il ne saura jamais vraiment nommer. Il perd progressivement la vue jusqu'à une cécité crépusculaire. Dans le même temps ses facultés intellectuelles s'altèrent, « Mon corps se parcellise, se démantibule, se désaccorde comme si la pauvre musique de son fonctionnement était étouffée par une musique plus puissante à laquelle il doit se soumettre ». Jusqu'à presque cesser de lire, lui qui n'entra jamais dans le monde que par les mots.

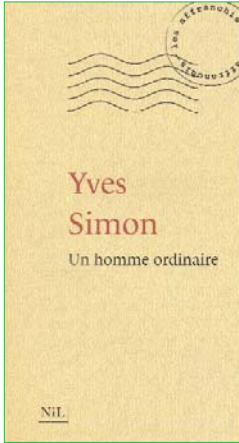
L'écriture restitue cette lente dégradation¹⁷. Il habite « dans une discontinuité ». Il est en pleine possession de ses moyens

intellectuels, pleinement présent à lui-même « mais chacune de ces présences tend à s'isoler radicalement de la précédente ; et la suivante l'effacera ». Lui qui a vécu le passage au « nouveau franc » perd tout repère en matière d'argent, il ne se représente plus globalement les choses. Comme il perd la notion du temps, il l'exprime, il l'explique. « Ma pensée se perd dans un espace inconnu, incohérent, incommunicable et douloureux. » Il ne fait pas de concessions pourtant et demeure « indifférent » aux préoccupations, qu'il juge futiles, de ses enfants.

« Impossible de me souvenir de ce que je voulais dire. Je suppose que la plupart des gens connaissent par intermittence cet état d'hébétude dans lequel je passe toutes mes journées, ne pensant rien que des débuts de pensées. »

Et le fils, comment a-t-il vécu ce père ? L'auteur n'en parle que dans l'avant-propos, pour souligner que « sa bienveillance, sa gratitude, même égarées, restaient merveilleuses, des éclairs de lumière ». Une lumière qu'il alla surtout chercher dans la religion, dans la philosophie du judaïsme.

Yves Simon – « Un homme ordinaire »



Yves Simon s'explique sur ce texte, qu'il a mis si longtemps à se résoudre à écrire : « Je ne voulais pas que tu deviennes un personnage de roman, là où l'on peut bâtir à sa guise un personnage univoque, beau, tendre et généreux... [...] Un personnage désincarné, embelli par le souvenir, un père de pacotille qui n'aurait pas existé ».

La sincérité luit dans chaque phrase de ce très court livre. Sincérité et simplicité comme si, ainsi que chez Annie Ernaux, toute recherche de style tiendrait à distance le père. L'univers musical du fils (la littérature est venue après) les avait éloignés malgré l'amour intense des premières années, avant de resurgir dans les derniers instants : « Je

t'ai follement aimé, peu avant ta mort, à ta mort, longtemps après ta mort ».

Premières pages, une photo noir et blanc d'André Simon et d'Yvonne Belargent, de seize ans sa cadette. Ces deux-là s'aiment et vont s'aimer toute une vie, malgré... Lui est cantonnier-poseur à la SNCF, le rail sera sa vie. Elle vend au porte-à-porte du linge de toilette pour arrondir les fins de mois. Car les émoluments de cheminot donnent « de quoi survivre, pas de vivre, pas d'espérer ni de croire que tout cela puisse un jour s'infléchir ». Cette résignation fait dire au fils : « Tu commenças très tôt à mourir »¹⁹. On retrouve l'univers mental décrit par Kalouaz et, comme chez lui, de là viendra la rupture avec le fils : « Ta vie était sans issue, je sus dès dix ans que la mienne en aurait une » – ce sera la musique.

Yves ne manque pourtant de rien, le père lui pardonne tout, lui cède de faire de la musique (il lui offre un accordéon mais ne va pas le voir en concert). Il sait se montrer tendre, « tactile »²⁰, il aime les baisers, les enlacements. Il est tout à la fois naïf et hâbleur.



18. « Un homme ordinaire »
Yves Simon, Nil, 2011

19. « Comme elle [la mère] j'étais ambitieux alors que tu te résignais. Par ambition, j'entends : sortir d'une manière ou d'une autre du Peuple de l'abîme, ne plus stagner dans les marigots de la pauvreté, relever la tête, pouvoir dire : je décide, je veux, je choisis... Bref, ses rêves et les miens étaient plus grands que les tiens. Ce différentiel des espérances s'aggrava à mesure que je grandissais. Alors que tu semblais t'accommoder de la précarité de notre condition, très tôt je cherchai la martingale inespérée qui nous propulserait vers des jours plus somptueux. »

20. *« Longtemps, durant ma petite enfance, j'ai aimé plus que tout te couper les cheveux. Docile à mes désirs, tu laissais faire. Pour ce divin cérémonial, tu t'asseyais sans mot dire sur une chaise près de la cuisinière et moi, juché derrière toi sur mon petit banc, muni d'une paire de ciseaux, j'étais ta belle chevelure sombre. Je n'ai jamais su si le lendemain tu filais chez un coiffeur afin que se dissipent les escaliers que, forcément, j'avais commis sur la nuque et les tempes. Moment d'intense intimité qui se terminait sur tes genoux car j'aimais, en plus de m'accaparer de tes cheveux, prendre entre mon pouce et mon index tes lobes d'oreille pour inlassablement les caresser. »*



Sur son premier 33 tours (1967), Yves Simon chante « Père, mon père » et « Septembre », dédié à sa mère.

Il prend Le Petit-Clamart (l'attentat contre de Gaulle) pour une personne mais il est capable de mentir pour ne pas paraître demeuré (il prétend avoir le permis de conduire). Jeune, il était très bagarreur. Il a eu le courage d'actes de résistance, mais n'a jamais évoqué les convois de déportés qui transitaient pourtant par la gare où il travaillait.

Et il boit. Le fils hait les dimanches qui lui montrent les deux visages de son père : d'une gentillesse extrême jusqu'à l'heure du bistrot dont il revient « mine hagarde, regard absent, gestes imprécis ».

Et pourtant, ce qui demeure dans l'esprit du fils, c'est cet « amour animal où seuls les gestes comptent » dont le père l'a enveloppé, confectionnant « ce matelas affectif qui rend invincible, qui immunise contre les maladies de l'âme, les chagrins, les dépressions ».

Il est jeune encore quand tombe le verdict : cancer du larynx. Le fils sera à ses côtés pour l'ultime retour en ambulance et l'agonie. Les mots brûlent dans leur dépouillement : « Je veux imaginer qu'une infime partie de toi est encore là à écouter mes ultimes paroles de réconfort ».

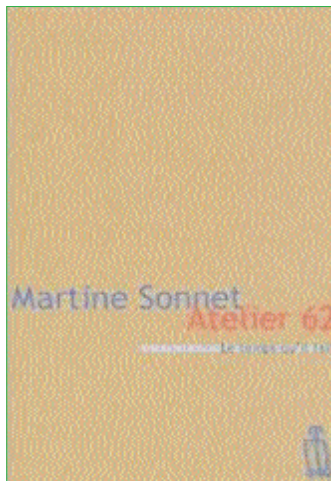
« Une ultime inspiration. Le silence. Cette fois, les secondes deviennent une minute, puis l'éternité. »

Plus de quarante ans passent. Le fils ressasse les mêmes questions : « Comment ai-je pu t'aimer si mal ? » et les mêmes regrets qui à présent poignent l'âme : « Je fus sans concession avec toi. Tu fus d'une infinie tendresse avec moi ».

Après la mort du père, pendant une bonne dizaine d'années le fils le voit en rêve et surtout il entend sa voix : « Je ne suis pas mort, je te parle, je suis là ». Ceux qui, comme moi, n'ont pas de photos le savent : il faut se concentrer extrêmement fort et faire venir les images pour que, fugitivement, la voix éteinte vous frappe, miraculeusement intacte pour quelques mots, une bribe de phrase ; à quarante ans de là je peux l'entendre encore... Et, avec la voix, quelques secondes renaît le regard. Le dernier regard.

Les fils n'en finissent pas d'enterrer les pères. Je ne sais ce qu'ils y cherchent. Car tout ceci, enfin, pourrait-il se dénouer sans qu'on en comprenne le sens ? Mais jamais rien ne s'absout et il n'est pas possible, jamais, que ce qui fut n'ait pas été.

Martine Sonnet – « Atelier 62 »



Martine Sonnet est historienne. Elle oublie ici la distance qui doit présider à l'observation et à la réflexion historiques parce que l'homme dont elle s'attache à raconter la vie, à décrire minutieusement le labeur, est son père. Elle écrit le père dans son travail, forgeron, avec une singulière construction : elle alterne les chapitres *personnels* et les chapitres *collectifs* ; car une bonne part de qui fut son père fut en quelque sorte le générique de ce que fut la condition de forgeron aux forges de la Régie Renault, dans la forteresse ouvrière de Billancourt²² – il y fut de 1951 à 1967, peu avant leur fermeture.

Le destin individuel et le destin collectif ne font qu'un.

Elle se met elle-même en scène, petite dernière de la famille. Et les titres de chapitres disent *Marcheur*, *Exode rural*, *Bâtiment D 12...* pour Amand Sonnet. Et *Embauche*, *Métiers*, *Feuille de paye*, *Vêtements de travail* pour les chapitres « collectifs », documentés historiquement. Les uns et les autres s'épaulent, se renforcent, s'enrichissent mutuellement. Là où souvent le romancier, en racontant l'individuel, a le sentiment, justifié, de parler à tous, Martine Sonnet inscrit le destin individuel dans une histoire collective. Elle n'exprime pas, ou très peu, de sentiment : elle observe, elle décrit. Et ce texte acquiert, ce faisant, une force singulière.

Cette force tient tout autant à l'écriture elle-même. Elle pose les choses, d'où un style nominal qui a le tranchant des affirmations fortes : [à propos de l'exode rural dont son père est l'exemple] « Tirer un trait sur la vie d'avant quand il vient d'avoir 40 ans. Et quatre enfants qui le poussent. Tout plaquer. Départ solitaire, sans savoir comme ce sera long de loger la famille ».

Et le souci de la précision.



21. « Atelier 62 », Martine Sonnet, *Le temps qu'il fait*, 2008

22. « Sur l'unique photo de lui en ouvrier de Billancourt, il marche, précisément, et de l'allure qu'on lui connaît. [...] Une photo sans auteur ni date ni circonstances connues. [...] Photo seule de son espèce, juste pour donner à le voir aspiré par le poumon de l'usine ; tellement silencieux là-dessus. La preuve de lui dans ce monde à rougeoier et vrombir si fort qu'une île en enserme autant qu'elle peut. Un île bien attachée par deux ponts : pas question qu'elle parte à la dérive, la « forteresse ouvrière ». Pas tout de suite, pas encore, pas maintenant, seulement quand on l'aura décidé ; ça viendra bien assez tôt. »



23. « Ils buvaient beaucoup. Évidemment. Pour tenir, fallait bien. Dans une atmosphère pareille, les livres et les livres, cinq ou six par jour, qu'ils devaient absorber, pour arriver à pisser encore un peu. Quand on pense à tout ce qui partait en sueur. Se seraient bousillé les reins en plus, autrement. Mais du coup, les foies et les estomacs des forgerons, en sale état. C'était trop une hydratation pareille.

L'eau, un problème dans l'atelier 62: pas bonne, pas fraîche, ou alors trop loin. Et même un jour, au printemps 1963, des affichettes « eau non potable » avaient surgi sur tous les points d'eau. » « Et pourtant les forgerons boivent cette eau depuis des années. Si vraiment elle est insalubre, il est regrettable que ce soit seulement maintenant que ces macarons soient apposés. On frémit rétrospectivement devant le nombre de bactéries que les travailleurs ont pu absorber depuis des années. Les forgerons sont mécontents, ils ont raison. » (L'écho des Métales Renault, n°4 du 17 mai) Alors apporter des bouteilles, mais le problème justement c'était de les rafraîchir. Jacques Frémontier, quand il enquêtait en 1970, en avait vu baignant dans des bacs en zinc, du vin rouge, du lait, de l'eau minérale, et cette boisson appelée coco, à base de jus de réglisse. »

Une scène qui montre la tendresse admirative de l'enfant devant son père : celle du rasage. Chez Pierre Charras : « Il suspendait un miroir à l'espagnolette et préparait sa mousse dans le bol en métal argenté tapissé de caoutchouc rouge. Puis il se l'étalait sur les joues, très lentement, comme s'il veillait à ce qu'aucun de ses gestes ne risque de m'échapper. Il mettait le même soin à promener la lame magnifique de son rasoir sur l'affiloir de pierre grise. Puis le spectacle commençait. » Et chez Martine Sonnet : « Déshabillé, il se rase, au couteau, affûté sur une ceinture accrochée à l'espagnolette de la fenêtre de la salle de bains. Morceaux de savon à barbe dans une soucoupe et blaireau dans un bol, gestes d'une infinie précision, l'esprit entièrement occupé du glissement de la lame sur la peau. Ne pas lui parler, ou alors recevoir une seule réponse : « je me rase ». Attendre et embrasser. Douceur de joues neuves ». Ceci pour bien juger des outils d'écriture dont chaque écrivain se dote.

La forge était à peu près le pire de ce à quoi pouvait exposer la condition ouvrière : brûlures, difficultés respiratoires, cancer du larynx, surdité... Martine

Sonnet insiste, détaille, précise avec une rigueur scientifique²³.

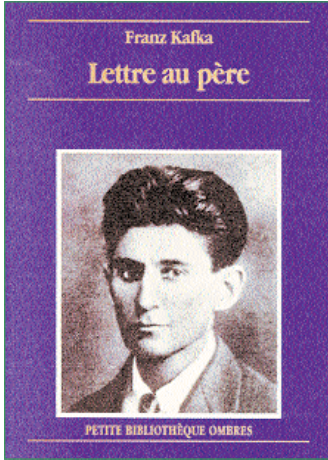
J'aime ce qu'elle écrit des mains de son père : « Ses gigantesques mains gercées, pommadées consciencieusement le soir au dermophile indien... – Et les brûlures aux mains s'ils n'étaient pas assez rapides. – Écrasées. Écrabouillées. Broyées. C'étaient les mains qui prenaient, surtout, quand ils avaient des accidents aux forges. Forcément. Sous les presses. Les mains. En bouillie. »

Ce père qui fut d'abord charron-forgeron dans son village avant de se faire embaucher aux Forges de Billancourt. Il découvre les immeubles de la banlieue et vivra, pauvrement, les améliorations techniques des Trente Glorieuses. Il quittera la Régie à 56 ans, « vivant et pas déclassé ».

« Le père est un marcheur qui n'a pas son pareil. Il faudrait plutôt dire, même, une sorte d'arpeur. » Ainsi ouvre ce récit. Et le dimanche il marche « pour se délasser ».

Amand Sonnet est l'image même du rural qui, plongé dans ce que la ville offre de moins séduisant, gardera jusqu'au bout ses attachements natifs, finalement « nulle part complètement légitime ».

Franz Kafka – « Lettre au père »



Novembre 1919. Kafka a trente-six ans, dans cinq ans la tuberculose l'emportera. Il se sait atteint de ce mal. Il a déjà écrit ses trois œuvres majeures (*La métamorphose*, *Le procès*, *Le château*), seule la première a été publiée. Il a envisagé de se marier avec la jeune et jolie secrétaire pragoise Julie Wohryzcek mais son père s'y est violemment opposé. En deux semaines il écrit cette lettre, ou plutôt ce texte – quarante-quatre feuillets de trente-sept lignes dactylographiés, le dernier étant manuscrit. Il le fait lire à sa jeune sœur, puis à sa mère qui lui déconseille de le remettre à son père. Il finit par l'envoyer à son ami Max Brod, qui en insérera des extraits dans sa biographie de

1937. Mais le texte ne sera publié que vingt-cinq ans plus tard, bien après sa mort et celle de son père.

Je n'ai pas lu Kafka de près, juste comme tout le monde *La métamorphose*. Et je suis assez étranger à la psychanalyse pour n'être pas capable de mettre un nom sur la signification des éléments racontés, décrits ici. Je m'en tiendrai donc à des remarques simples.

S'agissant d'une lettre, l'auteur s'adresse à son père : « Très cher père » en ouverture, le prénom en signature. Et, pour conclure ce long courrier, il précise à sa relecture son sentiment d'être parvenu « à quelque chose qui serre la vérité d'assez près pour nous apaiser un peu, toi et moi, et nous rendre plus légers le vivre et le mourir ». C'est dire la tension qui a marqué leurs relations. Une tension que la psychanalyse a identifiée comme « le complexe d'Isaac » qui se caractérise comme « les conséquences psychologiques pour le fils, d'un père menaçant, destructeur ou meurtrier qui, symboliquement, veut tuer le fils ». Ce qui détruit toute estime de soi.²⁵



24. « Lettre au père », Franz Kafka, NRF, 1953 ; éd. Ombres, 1994

25. « Très cher père,
Tu m'as demandé l'autre
jour pourquoi je dis que je te
crains. [...]

Si j'essaie ici de te répondre
par écrit, ce ne sera encore
que de manière très incom-
plète, parce que même à l'é-
crit la crainte et ses consé-
quences entravent ma rela-
tion avec toi et parce que le
sujet, par son ampleur, excède
de beaucoup ma mémoire
et mon entendement.

[...]

Si tu résumes ton jugement
sur moi, il apparaît que tu
ne me reproches rien en véri-
té de proprement inconve-
nant ou méchant [...] mais
une attitude étrangère, de la
froideur, de l'ingratitude.
[...] Cette façon que tu as de
présenter les choses, je n'y
souscris que dans la mesure
où, moi non plus, je ne te
crois absolument pas coupable
du fait que nous sommes
devenus totalement étrangers
l'un à l'autre. »

26. « Tu as touché plus juste avec ton aversion pour mon travail d'écriture et pour ce qui s'y rattachait, dont tu ignorais tout. Là, effectivement, j'avais fait un bout de chemin autonome pour m'éloigner de toi, même si cette avancée rappelait un peu le ver de terre qui, l'arrière du corps coincé sous le pied qui l'écrase, s'arrache le devant et se traîne à l'écart. J'étais pour ainsi dire en sûreté, je pouvais respirer; l'aversion que tu ne manquas pas de manifester aussitôt pour mes écritures, comme tu le faisais pour le reste, fut ici exceptionnellement la bienvenue. Ma vanité, mon ambition eurent certes à souffrir de l'accueil, devenu célèbre parmi nous, que tu faisais à mes livres: « Pose ça sur la table de nuit! » [...] derrière cette formule j'entendais quelque chose comme: « Maintenant, tu es libre! » Bien sûr, c'était une illusion, je n'étais pas, ou dans le meilleur des cas, pas encore libre. »



Comment donc le père se comporte-t-il avec son fils? Une phrase vient très vite, qui résume tous les éléments cités: « Tu acquis à mes yeux cette dimension énigmatique qu'ont tous les tyrans, dont la raison fait autorité en vertu d'un droit fondé sur leur personne et non sur la pensée ». Il utilisera une fois l'adjectif *tyrannique*.

Le père travaille dur pour permettre à sa famille de vivre dans une certaine aisance et à ses enfants de n'avoir pas à travailler, et de pouvoir mener « une vie de pacha ». Il a créé une « usine » (de produits de luxe?) où il emploie vingt-cinq ouvriers – son fils y aura un temps un poste de contremaître. Le père y fait preuve d'un dynamisme commercial exceptionnel mais il s'y comporte de façon absolument dictatoriale, allant jusqu'à l'injure.

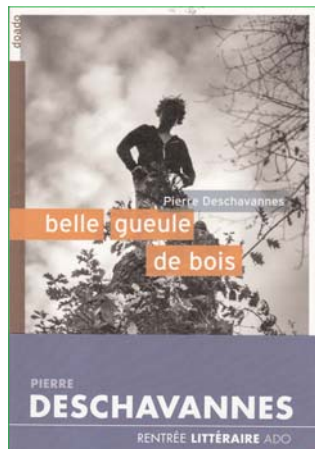
Dans sa vie familiale, il en va de même. Il n'hésite pas à enfermer son fils dehors quand il réclame de l'eau à boire dans la nuit. Les repas sont effrayants de raideur: le père s'affranchit des interdits qu'il impose aux enfants. Le fils a le sentiment de vivre « en esclave », ce sont ses mots, tandis que son père vit dans un autre monde, « occupé à gouverner, à distribuer les ordres

et à te mettre en colère parce qu'ils n'étaient pas suivis ». La peur que le fils en éprouve est telle que son élocution devient heurtée, il se met à bégayer puis finit par se taire. Il est aussi dominé par la souveraineté intellectuelle de son père qui va jusqu'à rejeter tous les amis qu'il tente de se faire. Rares sont les moments d'amour, et sans effusion: un geste de la main, un regard, « À de tels moments on s'allongeait pour pleurer de bonheur, et on pleure aujourd'hui encore en l'écrivant ».

On est frappé de percevoir la filiation entre *Lettre au père* et *La métamorphose*. Le fils de la lettre est le cancrelat de la nouvelle, dans laquelle le père le frappe à coups de canne ou le blesse en lui lançant violemment une pomme dans le dos...²⁶

Le ton de cette lettre est un mélange de déférence et de dénonciation sans ambiguïté. De très grande sincérité. Une confession à laquelle, sans doute, la menace de sa maladie conférait une certaine urgence. La figure paternelle, par sa violence, porte à l'extrême des traits jusqu'ici effleurés, pressentis, chez les auteurs précédents.

Pierre Deschavannes – « Belle gueule de bois »



Ce premier livre (pour la jeunesse) de Pierre Deschavannes porte en lui une incandescence.

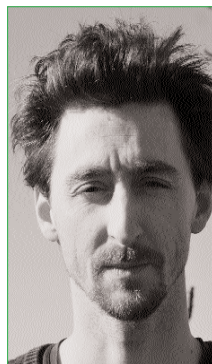
Le thème: un adolescent a choisi de vivre avec son père. Ils habitent une maison perdue en pleine montagne. Lui vit le collège comme un bagne, et son père, désœuvré, picole et fume des joints. Qu'est-ce qui l'a cassé? La séparation conjugale? C'est sans doute plus profond que ça mais sur la vie d'avant, l'auteur ne dit rien. Il faudra un malaise grave du fils pour que le père prenne enfin une résolution à laquelle on se prend à croire.

Le fils n'en peut plus de cette vie. Il ne rêve que de partir mais ne peut se résoudre à abandonner son père. Ça n'interdit pas les rêves mais ça leur donne un goût parfois de mort.²⁸

Pourtant ce père avec qui il est si difficile de communiquer, lui aussi ne semble vivre que pour son fils. « Il veut me dire qu'il m'aime. Ça lui demande un effort considérable. Il ne me le dit jamais, mais il sait me le faire comprendre en évitant de formuler les mots. Par exemple, quand il me passe *Chanson pour Pierrot* de Renaud, il la chante en me regardant dans les yeux. Là, il veut me le dire carrément. Mais il n'y arrive pas, il dit tout, sauf qu'il m'aime. »

Un père aimant mais tellement déchiré du dedans qu'il ne peut trouver ni les mots ni les gestes. Il faut la proximité du danger pour le jeter hors de lui, sans plus de défense, au-devant de ce fils qui est tout ce que la vie lui a apporté de bien.

Quelques trouées dans la vie de Pierre: son amitié avec Omar, le sourire de Loula, la fillette du revendeur de shit... C'est dire, peu de choses pour donner envie de vivre. Pierre va au bout: « Je crois que je suis en train de mourir. Je suis mort ». Et du fond de tant de noir surgit ce qui est une promesse d'avenir, un espoir: « C'est là que je l'entends enfin... Le hurlement du loup ».



27. « Belle gueule de bois », Pierre Deschavannes, Rouergue, 2014

28. « Il est assis devant moi, fume sa cigarette, le regard dans le vide. Un visage ravagé par la vie et l'alcool, c'est un déchet mon père, et pourtant je le trouve beau, je le trouve incroyablement beau. Il ne travaille pas, il passe ses journées à boire, regarder la télé et dormir. Il est dépressif à plein temps.

[...]

Quand j'arrive à la maison, mon père est assis dans son fauteuil à regarder une émission de variétés, il est bien éméché, mais il n'a pas l'air de m'en vouloir de rentrer si tard. Il est même plutôt gai, il chante. J'ai l'habitude de ces moments où il peut être lourd. Il monte à fond le son de la télé si un air lui plaît, et il chante en me fixant du regard. Ça me met mal à l'aise. Mais quand même, je suis soulagé de me retrouver à ses côtés après mon escapade, je me sens auprès de lui comme auprès d'un feu de bois. »



29. « Derrière la grille »,
Maude Julien,
Stock, 2014

30. « Le système implacable et quasi étanche que mon père avait créé tuait dans l'œuf toute possibilité de révolte. Pourtant, j'ai fini par trouver le chemin de la liberté. J'ai eu la chance de recevoir l'amour et la tendresse sans conditions de quatre êtres merveilleux : une chienne, deux poneys et un canard. Des humains aussi m'ont montré de l'amitié : un prof de piano sévère, une coiffeuse terrorisée et une lycéenne recalée au bac. Les livres et la musique m'ont ouverte à des idées, des sentiments et des imaginations qui défiaient l'endoctrinement. [...] Mais il ne suffisait pas d'être dehors pour être libre. J'étais toujours enfermée derrière les « grilles » du conditionnement. [...] Je sentais que des terreurs muettes, tapies dans la forêt obscure de mon enfance, attendaient leur heure pour me déchiQUETER. »

Maude Julien – « Derrière la grille »



Tout au long de cet épais livre (300 p.), on est poursuivi par la même incrédulité : non, cette histoire n'est jamais arrivée.

Voici. 1936. Louis Didier, chef d'entreprise fortuné de Lille et adepte d'une maçonnerie ésotérique – par ailleurs paranoïaque absolu – se fait *confier*, par un père de famille nombreuse, sa dernière fille. Il veille à son éducation puis lui fait un enfant qu'ils élèveront hors du monde pour le préserver des pollutions extérieures et en faire un être supérieur. C'est Maude, en 57.

Il acquiert près de Cassel une vaste propriété dans laquelle se jouera désormais à huis-clos le drame familial : Maude y sera séquestrée jusqu'à ses 19 ans et que son père, incompréhensible-

ment, lâche prise.³⁰ Elle se marie. Elle est aujourd'hui thérapeute spécialisée dans l'aide contre les diverses formes d'emprise.

Ce livre se présente comme un témoignage et le récit se lit avec effroi. Il n'a d'autre qualité littéraire que la clarté. Le récit, au présent, raconte des faits qui ne se distinguent « que » dans les détails (*détails de l'Histoire*?) mais relèvent tous d'une folle tyrannie, d'une volonté psychotique d'organiser le monde.

On se demande quand même comment cette chose fut possible : quid des services sociaux ? de l'institution scolaire ? Je sais que l'esclavage « moderne » a réinventé des formes d'emprisonnement que l'on peine à croire. Mais en France, dans le Nord !

Et que dire de la complicité criminelle de la mère, elle-même bien sûr victime ? La narratrice manque de recul pour analyser. On ne comprend pas les incohérences du père, si soucieux de pureté mais qui force sa fille (et même le cheval !) à boire ; ou qui abandonne brusquement la partie et marie sa fille en trois semaines. On voudrait comprendre pour être pleinement convaincu que cet ogre a existé...

Chaque vie est un roman

Sans doute cette sélection est-elle « orientée » et sans doute ma bibliothèque, en dehors de quelques hasards, est-elle peu encline aux best-sellers (rien que le mot...), mais j'ai choisi de parler de livres du simple point de vue d'un lecteur assidu et non d'un philologue, d'un sémiologue ou d'un sociologue.

Que dire du père ?

Des évidences. Et d'abord qu'il entre finalement très tard dans la conscience du narrateur – seul Kafka ne s'adresse pas à un défunt, mais le père ne recevra jamais sa lettre. Il faut souvent des décennies pour que viennent les mots. Bien sûr, écrire sur son père a quelque chose d'important, de testamentaire, on a, qu'on le veuille ou non, le sentiment qu'après soi personne n'y reviendra et que ces mots que l'on pose sur ses lignes demeureront.

Mais il y a autre chose. Deux autres choses. Tout d'abord simplement comprendre. Et pas seulement lorsque l'Histoire s'est chargée de brouiller les itinéraires ou, pire, d'extruder un enfant de son enfance ou d'expulser un homme de sa vie – les guerres, bien sûr, dont notre génération

fut (presque) indemne, les exils, les exodes. Le quotidien recèle suffisamment de mystères pour que chaque vie soit roman. Roman est un mot important, j'y reviendrai.

La seconde chose (et seul le livre de Maude Julienne y échappe, qui est un témoignage et pas un livre au sens où je l'entends), c'est l'idée d'ériger la figure du père en héros, en effigie forte, saisissante : cet homme n'est pas *un* père, c'est *mon* père. Unique. Annie Ernaux, dans son entreprise d'écrire, traque l'unicité dans le quotidien : pas de geste héroïque, pas d'événement considérable, l'ordinaire des jours³¹. Martine Sonnet dépasse même cette entreprise en faisant paternel le discours collectif et collective l'évocation du père. Elle dit par là que chacun, dans sa singularité, suit un parcours générique, un père est tous les pères, un homme est tous les hommes. Pour autant, même chez ces deux auteures, le père devient une figure unique, singulière mais équivalant toutes les autres.

Seul Morgiève avoue le roman mais, Annie Ernaux l'a dit, toute écriture est de la fiction. Par là, au cœur de la vie.

31. De F.-Y. Jeannet (Stock) à propos d'Annie Ernaux. *POURQUOI ECRIVEZ-VOUS?* « Pour sauver de l'effacement des êtres et des choses dont j'ai été l'actrice, le siège ou le témoin, dans une société et un temps donné, oui, je sens que c'est là ma grande motivation d'écrire. C'est par là une façon de sauver aussi ma propre existence. Mais cela ne peut se faire sans cette tension, sans cet effort, sans une perte du sentiment de soi dans l'écriture, une espèce de dissolution, et aussi avec une mise à distance extrême. C'est pourquoi le journal intime à lui seul ne me sauve pas. Parce qu'il ne sauve que mes moments à moi. (...) J'importe dans la littérature quelque chose de dur, de lourd, de violent même, lié aux conditions de vie, à la langue du monde qui a été complètement le mien jusqu'à dix-huit ans, un monde ouvrier et paysan. Toujours quelque chose de réel. J'ai l'impression que l'écriture est ce que je peux faire de mieux, dans mon cas, dans ma situation de transfuge, comme acte politique et comme "don" ».

Jardins ouvriers³²

32. nouvelle publiée dans
« Picardie, autoportraits »,
ouvrage collectif,
Écrivains en Picardie,
2005

33. De Richard Morgiève :
« Le truc magique dans Un
petit homme est d'ordre
technique : le livre est raconté
par quelqu'un qui n'existe
pas au départ, puisqu'il com-
mence par dire on, et non
pas je. Je l'ai fait innocem-
ment, par intuition. Et c'est
dans la dernière partie, que
j'aurais pu beaucoup déve-
lopper puisqu'elle fait trois
pages, que j'ai coupé court au
pathos et que j'ai employé le
je. Je n'aurais pas pu écrire ce
livre si je n'avais pas fait ces
trois dernières pages. Mais
là, justement, j'ai juste voulu
dire le minimum pour que le
lecteur sache que l'histoire s'é-
tait terminée comme ça. »

De là-haut, du petit zinc de balsa où l'on embarque son enfance, vers la cinquantaine, juché sur les épaules de son père, sur les ailes de la mélancolie, on n'entend plus rien des bruits de la ville. Ses vaisseaux de béton : tout juste des chiures de mouches sur la mappemonde. On n'a plus le temps, on veut savoir, la vie, le sens des choses, ce qui tient les étoiles et si l'on ne s'est pas trompé de combat.

Le siècle, on l'a passé à arpenter la ville, entrelacs des immeubles, long lacis gris du bitume et des manifs, tache scintillante des néons, orage des colères, on a griffé les murs de nos enthousiasmes et de nos révoltes, empli l'effrayant silence du monde avec nos cris, avec nos chants – ô le chant insolent de la jeunesse, comme il nous faisait battre le cœur...

Mais la mécanique bricolée du coucou d'emprunt sent la déglingue, ça tangué dans la carlingue, le vent nous porte vers le loin, on dérive. On se pose comme on peut sur un terrain de fortune. En plein champ ou c'est tout comme. On se croit perdu, on est au bout du monde.

Alors une voix très lointaine nous murmure à l'oreille une ancienne chanson. Qui parle de la terre, des remuements de terre sous les étoiles, des grands charrois de fumier et de feuilles dans l'à peine avouable

du sol. La vie ! On était parti, sur les épaules de son père, pour une croisière glorieuse et arrogante, on connaissait les mots, on maniait les certitudes, on poussait la porte du paradis... Et l'on est là, hébété, appuyé contre des tôles d'où l'eau coule patiemment vers des gamelles rouillées, de la boue plein les godasses.

Il faut du temps pour s'y résigner. Et c'est d'abord une chanson qui vient sur les lèvres, une berceuse dont les bribes remontent de l'enfance. La voix de la mère car tout nous vient par elle. Des images anciennes surgissent, le bleu de la lessive et le grand baquet du ciel de mai, la splendeur torse des agates et le dédale coloré des poireaux et des fraises, le tablier ravaudé de la grand-mère et le rafistolage métallique des cabanes que ferme à peine un mauvais cadenas. Les épaules de son père.

Et la peine des hommes, la sueur qui coule dans le cou, dans le dos, colle la chemise sur la peau et la cigarette sur les lèvres, la fatigue qui nous jette tout debout dans le sommeil avant, un jour, qu'on tombe pour de bon. Et là-dessus, très fort à nous nouer la gorge, à nous fouailler le cœur, quelque chose d'indicible qui nous vrille et nous terrasse et ressemble très fort à ce qui vaut d'être vécu.

R.W.